

The background of the cover is a dark, expressive painting in shades of brown, black, and white. It depicts a coastal town with a prominent church spire on the left. In the foreground, there is a boat in the water, rendered with intricate, swirling lines. The overall style is reminiscent of a charcoal or ink drawing with a painterly texture.

Francis Lacassin
Passagers
clandestins

Julliard

03/14

FRANZISCA

Chez le même éditeur

À la recherche de l'empire... 1981

Chez d'autres éditeurs

Le roman... 1981

Le roman... 1981

Le roman... 1981

PASSAGERS
CLANDESTINS

CLANDESTINS

Le roman... 1981

Le roman... 1981

Le roman... 1981

Le roman... 1981

Le roman... 1981

Le roman... 1981

Le roman... 1981

Le roman... 1981

Le roman... 1981

Le roman... 1981

Le roman... 1981

En collaboration

Le roman... 1981

Le roman... 1981

Le roman... 1981

Le roman... 1981

Le roman... 1981

Le roman... 1981

Le roman... 1981

Le roman... 1981

Le roman... 1981

Le roman... 1981

Le roman... 1981

2

34016



DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

A la recherche de l'empire caché, 1991.

Chez d'autres éditeurs

Tarzan mythe triomphant mythe humilié, Pauvert/Bizarre, 1963.

Louis Feuillade, Seghers, 1964.

Alfred Machin, l'Anthologie du cinéma, 1968.

Musidora, l'Anthologie du cinéma, 1970.

Tarzan ou le chevalier crispé, 10/18, 1971. Réédition Veyrier, 1981.

Pour un neuvième art, la bande dessinée, 10/18, 1971. Réédition Slatkine, 1982.

Pour une contre-histoire du cinéma, 10/18, 1972.

Mythologie du roman policier, 2 vol., 10/18, 1974. Réédition, 1987.

Conversations avec Simenon, La Sirène, 1990.

Sous le masque de Léo Malet Nestor Burma, Encrage, Amiens, 1991.

Les Rivages de la nuit, mythologie du fantastique, Éd. du Rocher, 1991.

La vraie naissance de Maigret, Éd. du Rocher, 1992.

Dictionnaire biographique de T.E. Lawrence, Laffont, coll. « Bouquins », 1992.

Le Roman d'une amitié, correspondance Simenon-Sigaux. A paraître.

En collaboration

Avec R. Bellour: *Le Procès Clouzot*, Le Terrain Vague/Losfeld, 1964.

Avec C. Beylie: *Henri Fescourt*, l'Anthologie du cinéma, 1967.

Avec J. Raabe: *Bibliothèque idéale des littératures d'évasion*, Éditions Universitaires, 1969.

Avec N. Arnaud et J. Tortel: *Entretiens sur la paralittérature*, Plon, 1970.

Avec G. Sigaux: *Simenon*, Plon, 1973.

Avec J. Duperray: *Dictionnaire des personnages de Fantômas*, Laffont, coll. « Bouquins », 1989.

Avec B. Blaise: *Villes mortes et villes fantômes de l'Ouest américain*, Éditions Ouest-France, 1990.

Collectif: *Fantômas vivant*, Revue Europe, 1978.



DL-18011093-01082

FRANCIS LACASSIN

PASSAGERS
CLANDESTINS

JULLIARD
12, avenue d'Italie
PARIS

DL-16011993-01085

FRANCIS JACQUIN

Cher le monde est plein

Cher le monde est plein

Cher le monde est plein

Cher le monde est plein

Cher le monde est plein

Cher le monde est plein

Cher le monde est plein

Cher le monde est plein

Cher le monde est plein

Cher le monde est plein

Cher le monde est plein

Cher le monde est plein

Cher le monde est plein

Cher le monde est plein

Cher le monde est plein

Cher le monde est plein

Cher le monde est plein

Cher le monde est plein

Cher le monde est plein

Cher le monde est plein

En collaboration

Avec P. Bédou: Le Pêcheur, La Terre, L'Éclair, 1981

Avec C. Bédou: Le Pêcheur, La Terre, L'Éclair, 1981

Avec J. Bédou: Le Pêcheur, La Terre, L'Éclair, 1981

Avec M. Bédou: Le Pêcheur, La Terre, L'Éclair, 1981

Avec N. Bédou: Le Pêcheur, La Terre, L'Éclair, 1981

Avec O. Bédou: Le Pêcheur, La Terre, L'Éclair, 1981

Avec P. Bédou: Le Pêcheur, La Terre, L'Éclair, 1981

Avec Q. Bédou: Le Pêcheur, La Terre, L'Éclair, 1981

Avec R. Bédou: Le Pêcheur, La Terre, L'Éclair, 1981

Avec S. Bédou: Le Pêcheur, La Terre, L'Éclair, 1981

Avec T. Bédou: Le Pêcheur, La Terre, L'Éclair, 1981

© Julliard, 1993

ISBN 2-260-00911-5



AVANT-PROPOS

Classique et paradoxal. Tu pourrais ce livre au bureau le
meilleur des deux, ou le pire.

Quel de ces deux, en effet, entre le socialisme Jack Low-
den et le Marquis de Par, ce socialisme de l'absolu-
tisme monarchique, entre le socialisme d'aujourd'hui
et le socialisme de demain ?

*A l'éditeur qui le premier accueillit ce livre:
Christian Bourgois
en souvenir
de tous les voyages clandestins
que j'ai accomplis
grâce à lui
depuis vingt ans.*

On croit, dans ce roman, que l'auteur, en
faute d'en avoir eu le temps, a eu un goût assez de
l'auteur pour le paradoxe. Pourquoi appeler le Marquis
de Par — personnage historique — et l'absolu Paris —
personnage de roman — ainsi pour le moins plutôt
d'affirmer l'existence du premier et le rétro du second.
De là à soupçonner l'auteur d'une tentative de mystifica-
tion...

Non en fait. Il s'agit de voyager. On plus exacte-
ment, pour employer un cliché à la mode: de révéler. Il
existe un lien logique (délicat pour le lecteur attentif en
moins de 30 pages) entre tous ces personnages sans en
faire. Chaque d'un, après le simple échange d'éclaircissements
sur lequel je l'ai écrit, nous devons nous rendre «désor-
mais» — mais superposables à celle qu'on accepte jusqu'ici.
«Ni tout à fait le même, ni tout à fait une autre», dirait
Voltaire.

S'il y avait fait cette constatation par lui-même, le lecteur
aurait peut-être pu penser, en cas de malheur, à la théorie
des trois personnalités selon Pascal. (Celle que nous croyons
distinguer d'une autre, celle qu'il croit lui-même distinguer,
celle qui est en réalité la même.)

DL-16013993-04085

A former and is present records of the
Clinton County
as shown
of the
of the
of the
of the

1992
1993

AVANT-PROPOS

Chaotique et paradoxal. Tel paraîtra ce livre au lecteur le moins indulgent, ou le moins attentif.

Quoi de commun, en effet, entre le socialiste Jack London et le Masque de Fer, ce soldat inconnu de l'absolutisme monarchique; entre le gentleman discret qui écrit *l'Île au trésor* et une Mata Hari aux charmes indiscrets; entre le père de Sherlock Holmes, sorcier de la logique, et l'abbé Faria, ce Robinson Crusoé de l'univers pénitentiaire qui creusa si longtemps avant de rencontrer son Vendredi.

On croira discerner leur dénominateur commun, faute d'en avoir trouvé un autre, dans un goût abusif de l'auteur pour le paradoxe. Pourquoi rapprocher le Masque de Fer — personnage historique — et l'abbé Faria — personnage de roman — sinon pour le malin plaisir d'affirmer l'inexistence du premier et la réalité du second. De là à soupçonner l'auteur d'une tentative de mystification...

Bien au contraire. Il s'agit de démystifier. Ou plus exactement, pour employer un cliché à la mode: de réévaluer. Il existe un lien logique (décelable par le lecteur attentif en moins de 50 pages) entre tous ces personnages vrais ou faux. Chacun d'eux, après le simple changement d'éclairage auquel je l'ai soumis, accuse désormais une image «décalée». Mal superposable à celle qu'on acceptait jusqu'ici. «Ni tout à fait la même, ni tout à fait une autre», dirait Verlaine...

S'il avait fait cette constatation par lui-même, le lecteur attentif aurait fini par penser, j'en suis convaincu, à la théorie des trois personnalités selon Pascal. (Celle que nous croyons distinguer chez l'autre, celle qu'il croit lui-même distinguer, celle qui est en réalité la sienne.)

Je ne sais pas très bien laquelle des trois j'ai réussi à dégager : au lecteur de décider.

Mais il me semblait, pendant l'été 1965, que l'analyse de Pascal mériterait de s'appliquer à des sages (Schopenhauer) et à des fous (Lewis Carroll, D'Annunzio), à des mages (Cagliostro); à des personnages de roman (l'abbé Faria, *Mon oncle Benjamin*); à des légendes (la *Marie-Céleste*, le Masque de Fer). Et même à des œuvres littéraires. Romans: *le Vagabond des étoiles*, *le Comte de Monte-Cristo*; poèmes: *Ce que dit la Bouche d'ombre*, dicté à Victor Hugo par les fantômes de Jersey.

Défis gagnés ou perdus, outrecuidances ou audaces: au lecteur d'en juger. Car voici enfin réuni le résultat de réflexions poursuivies sur plus de vingt-cinq années.

Depuis 1965, les nécessités du quotidien ne m'avaient guère laissé le temps de vérifier plus tôt l'extension téméraire de la théorie de Pascal en composant cet ouvrage. Si bien qu'au lieu d'avoir servi d'instrument de promotion à toute une série d'entreprises de réhabilitation ou de réévaluation, il arrive après elles un peu comme leur bilan provisoire.

Ce livre est dédié à l'éditeur qui, depuis vingt ans, a pris le risque de mes croisades à l'issue incertaine; je l'offre aussi aux milliers de lecteurs inconnus qui ont bien reçu ces bouteilles lancées à la mer. Leur soutien à de telles tentatives en a rendu d'autres possibles qui, sûrement, en déclencheront encore d'autres...

Mais pourquoi tant de précautions, démonstrations, explications... alors qu'un seul exemple devrait suffire: dans cette traversée qu'est la vie, à l'égard des autres ou de nous-mêmes, nous sommes tous des passagers clandestins.

Francis LACASSIN
Alès, 20 janvier 1979
Nice, 30 mars 1991.

LE MASQUE DE FER

ou

inventaire successoral
d'une légende défunte

Une complainte dont le chanteur serait mort avant d'entonner le dernier couplet. Un mélodrame sur lequel un machiniste distrait aurait fait tomber trop tôt le rideau. Un roman-feuilleton à la dernière page arrachée. Une histoire policière dont on connaîtrait le coupable et non la victime.

Tous ces genres aptes à faire vibrer ou saigner le cœur populaire se fondent et conspirent pour former la légende de « l'Homme au masque de fer ». Le prisonnier sans visage et sans nom mort à la Bastille le 13 novembre 1703, au terme d'une captivité dont nul ne connaissait le commencement ni le motif.

1. Celui « dont le nom ne se dit pas »

Si le héros foudroyé dans les ténèbres au nom de la raison d'État est devenu au fil des siècles le martyr symbolique de l'absolutisme monarchique, il le doit plus à une privation de nom qu'à une privation de liberté subie alors par tant d'autres. Peu importe son crime : de lèse-majesté ou de droit commun, foi trahie, atteinte scabreuse à l'honneur familial — le cœur populaire le lui pardonne en raison de la disproportion du châtement. Un châtement dont on pressent que sa

rigueur n'a pas été déterminée par la faute mais par la personnalité du coupable.

Tout revient donc au mystère de l'identité.

Les dizaines d'auteurs qui depuis plus de deux siècles et demi — en France, en Angleterre, en Italie, en Belgique, en Hollande — ont tenté de le résoudre ont négligé la question « Pourquoi? ». Obsédés par la question « Qui? » ils ont apporté 48 réponses aussi péremptoires qu'hasardeuses. Parmi les plus connus de ces 48 candidats malgré eux au mystère mythique figurent : un fils d'Olivier Cromwell, le cardinal de Retz, le surintendant Nicolas Fouquet ; douze bâtards des principales cours européennes parmi lesquels un fils adultérin d'Anne d'Autriche, dont le père est au choix : le cardinal Mazarin ou le duc de Buckingham ; le comte de Vermandois, bâtard de Louis XIV, coupable d'avoir giflé le dauphin ; une fille de Marie-Thérèse et d'un serviteur noir ; un frère cadet ou jumeau de Louis XIV (dont l'existence aurait troublé l'ordre d'accès au trône) ; et — pourquoi pas ? — Louis XIV lui-même...

Les exigences de la chronologie ont empêché d'ajouter Shakespeare sur la liste. Mais les écrivains y sont représentés par Molière ; et par un jeune espoir, arrêté à l'âge de douze ans pour deux vers égratignant les Jésuites. Parmi les divers et subalternes quelques espions, abbés ou diplomates, trois militaires intempestifs, un malade atteint de cancroïde au visage ; et deux femmes : l'une anonyme, l'autre née de Louis XIII et d'Anne d'Autriche¹.

La plupart de ces hypothèses n'ont pas résisté au développement des recherches amorcé au siècle dernier : établissement de chronologies selon des méthodes scientifiques, et surtout divulgation des archives. Quant aux hypothèses les plus extravagantes, relevant de l'Histoire à sensation, elles se sont anéanties d'elles-mêmes ou ont cherché refuge sous la voile de la fiction.

Le frère jumeau de Louis XIV se retrouve, martyr et

1. Pour la liste des 48 hypothèses, voir Jean-Christian Petitfils : *L'Homme au masque de fer*, Librairie Académique Perrin, 1970 ; pp. 213-215.

masqué de fer, chez Alexandre Dumas, dans un chapitre du *Vicomte de Bragelonne* et, en 1861, dans *les Jumeaux*, un drame inachevé (dommage...). Il a séduit, un siècle plus tard, un autre dramaturge : Marcel Pagnol l'a mis en scène non pas au théâtre mais dans une biographie qualifiée avec sagesse de « roman »².

La thèse « sensationnaliste » n'a pas renoncé à s'exprimer hors du domaine frivole de la fiction, mais au prix d'un changement de candidat. A Louis XIV bis a succédé l'ami de Madame de Sévigné, Nicolas Fouquet. Ministre disgracié et néanmoins prestigieux, le destin lui consentit l'honneur d'une arrestation opérée par un personnage digne de son envergure : un lieutenant de mousquetaires nommé d'Artagnan. Dès 1789, déjà, certains croyaient discerner Fouquet sous le masque de fer. Rumeur dont les efforts de Paul Lacroix en 1837 ont fait une thèse ; Pierre-Jacques Arrès l'a réactualisée en 1970 avec une conviction passionnée et séduisante³.

Tel est le dernier rebondissement d'une légende dont les débuts furent modestes, anodins, clandestins même, quelque huit ans après la mort du prisonnier masqué à la Bastille. Dans une lettre écrite le 10 octobre 1711 par la princesse Palatine (belle-sœur de Louis XIV) à sa tante Sophie de Bavière, elle lui servait, tout chaud, cette information cueillie dans la conversation qui réunissait chaque soir les cinq ou six privilégiés sortant du souper du roi :

« Un homme est resté de longues années à la Bastille et y est mort masqué. Il y avait à ses côtés deux mousquetaires pour le tuer s'il ôtait son masque. Il a mangé et dormi masqué. Il fallait sans doute que ce fût ainsi car on l'a d'ailleurs très bien traité, bien logé et on lui a donné tout ce qu'il désirait. Il a communiqué masqué, il était très dévot et lisait continuellement. On n'a jamais pu apprendre qui il était. »

Relancée sans doute par la Bavaroise, dont elle avait excité la curiosité, la Palatine lui précisait le 22 octobre :

« Je viens d'apprendre quel était l'homme masqué qui est

2. *Le Masque de fer*, Éditions de Provence, 1965.

3. *Le Masque de fer. L'Énigme enfin résolue*, Laffont, 1970.

mort à la Bastille. S'il a porté un masque, ce n'était point par barbarie: c'était un mylord anglais qui avait été mêlé à l'affaire du duc de Berwick contre le roi Guillaume. Il est mort ainsi afin que ce Roi ne pût jamais apprendre ce qu'il était devenu⁴. »

On n'a jamais su quelle « affaire » le duc de Berwick avait fomentée contre le souverain anglais ni pourquoi le monarque devait tout ignorer du sort d'un subalterne qui avait méconnu sa majesté... Si décontractée soit-elle, cette identification est la première en date (bien qu'elle ait été connue seulement en 1896, date de la publication de ces deux lettres en français).

Exportation d'un potin mondain plutôt que véritable décollage de la légende. On jasait désormais à Paris comme à Munich; mais des rumeurs de cours ne sauraient remplacer l'audience populaire sans laquelle aucune légende ne peut accomplir son destin. Audience populaire que seul un intercesseur, un voyant peut faire naître et vibrer. Si Roland n'avait trouvé en Turold son barde, on ignorerait jusqu'au nom de Roncevaux. Sans héraut pas de héros, un mythe n'est qu'un oiseau privé d'ailes.

Hôte intermittent de la Bastille, Voltaire avait eu l'occasion d'en apprendre les détours, mystères et ragots. C'est lui qui, en utilisant du métal pour masquer l'inconnu, va muer un personnage de fait divers en mythe et le baptiser du surnom sous lequel il ne cessera d'intriguer la postérité.

« Je suis assez instruit de l'aventure de l'Homme au masque de fer, mort à la Bastille. J'ai parlé à des gens qui l'ont servi », écrit-il de Cirey, le 30 octobre 1738, à l'abbé Du Bos.

Simple prélude au grand lever de rideau qui aura lieu en 1751, année où Voltaire ouvre à deux battants l'espace littéraire à « l'Homme au masque de fer », en lui consacrant, dans *le Siècle de Louis XIV*, une partie du chapitre XXV.

Situant l'arrestation du héros peu après la mort de Mazarin (1661), Voltaire lui attribue un emprisonnement de quarante-deux ans. Et il le fait commencer dans la mer de Provence à

4. Cité d'après Jean-Christian Petitfils.

l'île Sainte-Marguerite. Après une description flatteuse du captif, Voltaire l'affuble du gadget qui, d'emblée, va marquer la légende pour plus de deux siècles.

« Ce prisonnier, dans la route, portait un masque dont la mentonnière avait des ressorts d'acier qui lui laissaient la liberté de manger avec le masque sur son visage. On avait ordre de le tuer s'il se découvrait [...] Cet inconnu fut mené à la Bastille, où il fut logé aussi bien qu'on peut l'être dans ce château. On ne lui refusait rien de ce qu'il demandait. Son plus grand goût était pour le linge d'une finesse extraordinaire et pour les dentelles. Il jouait de la guitare. On lui faisait la plus grande chère et le gouverneur s'asseyait rarement devant lui. Un vieux médecin de la Bastille, qui avait souvent traité cet homme singulier dans ses maladies, a dit qu'il n'avait jamais vu son visage, quoiqu'il eût souvent examiné sa langue et le reste de son corps [...] Cet inconnu mourut en 1703 et fut enterré la nuit dans la paroisse Saint-Paul. Ce qui redoubla l'étonnement, c'est que, quand on l'envoya dans l'île Sainte-Marguerite, il ne disparut dans l'Europe aucun homme considérable. »

L'année suivante, deuxième édition du *Siècle de Louis XIV*; quelques lignes nouvelles ajoutent un ornement précieux à la légende. Après « ... il ne disparut dans l'Europe aucun homme considérable », l'historien de Louis XIV enchaîne :

« Ce prisonnier l'était sans doute, considérable, car voici ce qui arriva les premiers jours qu'il était dans l'île. Le gouverneur mettait lui-même les plats sur la table et ensuite se retirait après l'avoir enfermé. Un jour, le prisonnier écrivit avec un couteau sur une assiette d'argent et jeta l'assiette par la fenêtre vers un bateau qui était au rivage juste au pied de la tour. Un pêcheur, à qui ce bateau appartenait, ramassa l'assiette et la rapporta au gouverneur. Celui-ci, étonné, demanda au pêcheur : « Avez-vous lu ce qui est écrit sur cette assiette et quelqu'un l'a-t-il vue entre vos mains ? »

« — Je ne sais pas lire, répondit le pêcheur. Je viens de la trouver, personne ne l'a vue. » Ce paysan fut retenu jusqu'à ce que le gouverneur fût bien informé qu'il n'avait jamais lu

et que l'assiette n'avait été vue de personne. "Allez, lui dit-il, vous êtes bien heureux de ne savoir pas lire."

Un personnage arrêté en 1661, comme par suite de la mort du cardinal Mazarin; doué d'une noble allure et d'un goût prononcé pour le linge fin et les dentelles; logé dans une cellule où l'on entendait de la musique comme dans un salon; astreint à une bonne chère que le gouverneur, respectueux et toujours debout, servait lui-même dans une vaisselle d'argent; une identité mystérieuse dont la découverte, même par un pauvre hère, entraînait la mort... Par ces effets bien dosés, Voltaire laissait deviner une idée préconçue, et se gardait bien de l'explicitier. Pour maintenir la curiosité du public jusqu'à la révélation finale. Et aussi, peut-être, par prudence...

Un an plus tard, paraît le *Supplément au Siècle de Louis XIV* (1753). L'auteur fait dire à M. de Chamillart (ministre de la Guerre), importuné par la curiosité insistante du maréchal de La Feuillade, que le prisonnier masqué «était un homme qui avait tous les secrets de M. Fouquet [...] Or pourquoi des précautions si inouïes pour un confident de M. Fouquet, pour un subalterne?».

Puis, Voltaire insiste de nouveau sur ce point: «Qu'on songe qu'il ne disparut en ce temps-là aucun homme considérable.»

Paradoxe ponctué d'un coup de gong qui retentit dans toute l'Europe: «Il est donc clair que c'était un prisonnier de la plus haute importance, dont la destinée avait toujours été secrète.» (C'est nous qui soulignons.)

Après quoi, Voltaire maintient le suspense pendant dix ans. Jusqu'à la parution (1763) de la *Suite de l'Essai sur l'Histoire Générale*. Ouvrage où il cite un correspondant selon lequel le mystérieux inconnu, pendant son transfert à l'île Sainte-Marguerite, avait couché à Palteau, le château de ses ancêtres, et «que plusieurs personnes le virent descendre d'une litière, qu'il portait un masque noir et qu'on s'en souvient encore dans les environs».

«Cette nouvelle preuve n'était pas nécessaire», ajoute Voltaire.

En effet. Toute l'Europe l'avait compris à demi-mot.

A commencer par Grimm. On lit dans sa *Correspondance* de juillet 1768 :

« Mais qui était donc ce prisonnier gardé avec tant de respect et tant de rigueur à la fois? Je le sais bien, moi, quoique Louis XIV ne me l'ait point confié; et tout homme qui veut lire le récit de M. de Voltaire avec une certaine attention sera en état de former des conjectures très vraisemblables, mais elles peuvent se dire à l'oreille et ne peuvent s'imprimer ni même s'écrire. »

L'auteur de *Candide* publie en 1770 *Questions sur l'Encyclopédie*, comme pour confirmer la perspicacité de Grimm :

« Il est clair que si on ne le laissait passer dans la cour de la Bastille, si on ne lui permettait de parler à son médecin que couvert d'un masque, c'était de peur qu'on ne reconnût dans ses traits une ressemblance trop frappante. »

Et voilà. Il ne restait plus qu'à lever le rideau sur le coup de théâtre final auquel Voltaire préparait ses lecteurs depuis vingt ans. Mais, rendu prudent par ses précédents séjours à la Bastille, il s'abritera derrière une « Addition de l'éditeur » insérée dans la seconde édition des *Questions sur l'Encyclopédie*, en 1771. Une addition calculée (ou inspirée) par Voltaire lui-même...

Imagine-t-on l'intransigent pamphlétaire laissant un tiers ajouter à sa prose, et contre sa volonté, une opinion opposée à la sienne? La voici :

« L'éditeur conjecture, de la manière dont M. de Voltaire a raconté le fait, que cet historien célèbre est aussi persuadé que lui du soupçon qu'il va manifester, mais que M. de Voltaire, à titre de Français, n'a pas voulu publier tout net, surtout en ayant dit assez pour que le mot de l'énigme ne dût pas être difficile à trouver. Le voici selon moi :

« Le Masque de fer était sans doute un frère, et un frère aîné, de Louis XIV, dont la mère avait ce goût pour le linge fin sur lequel M. de Voltaire appuie. »

Suivent les détails rocambolesques sur la conception et la naissance de ce frère, élevé en secret jusqu'au jour où la mort de Mazarin permit à Louis XIV d'en découvrir l'existence... gênante.

Voltaire, lui, eut la tristesse de découvrir qu'il était devenu un vieil épouvantail dont les grincements n'inspiraient plus au Pouvoir qu'une sereine indifférence. Cette impertinence — diluée, il est vrai, sur vingt ans — ne lui attira pas la moindre accusation de lèse-majesté, pas la moindre réprobation.

Bien au contraire.

Ravis d'une telle caution, pseudo-historiens, gazetiers, romanciers à sensation, folliculaires en tout genre s'emparèrent aussitôt du martyr prestigieux dont Voltaire avait fourni l'archétype dans sa révélation en six étapes — ou plutôt dans son roman populaire en six épisodes.

Comme les générations de trouvères qui se transmettaient les chansons de geste, chacun de ces illusionnistes se crut obligé d'ajouter sa contribution à la légende, en corsant de péripéties l'arrestation ou la captivité de celui qui fut d'abord « le prisonnier masqué », « l'homme au masque de fer » et finalement « le Masque de Fer ».

Un homme si intimement soudé à son masque que celui-ci l'absorba. Dès la fin du xviii^e siècle, l'imagerie populaire, relayée par le cinéma, le représenta la tête enfermée dans un cylindre de métal, percé d'un rectangle grillé pour les yeux et d'une fente horizontale (suffisante pour permettre au médecin de service un examen de langue mais trop étroite pour la nutrition). On fit l'économie des mentonnières ou ressorts d'acier, jadis prévus pour faciliter la mastication.

Et ce fut le tourbillon des identités; fracassantes mais aucune ne pouvant surpasser celle avancée par Voltaire. Tourbillon d'identités où allait tournoyer et s'engloutir une autre, plus raisonnable et pourvue d'une caution encore plus prestigieuse.

2. « *Que personne ne sache ce que cet homme sera devenu* »

Si Voltaire est le promoteur de l'école sensationnaliste, Louis XV est le père de la thèse classique, l'inventeur de l'identité que les historiens vénérables allaient cautionner

pendant près de deux siècles. A Mme de Pompadour, émoustillée par les révélations à tiroir de Voltaire, il aurait répondu que « c'était un ministre d'un prince d'Italie ».

Il ne faut donc pas s'étonner si, une quinzaine d'années plus tard, Louis XVI, ayant à affronter à son tour la curiosité de Marie-Antoinette, fournit une réponse analogue. N'ayant rien trouvé dans les papiers secrets qui se rapportât à un prisonnier aussi insolite, il avait consulté le plus âgé de ses ministres. Et M. de Maurepas, en bon courtisan familier des antichambres royales, avait reconduit la version officialisée par le précédent monarque. Qui pouvait être mieux renseigné que le roi sur les secrets d'État ?

M. de Maurepas précise, pour l'avoir entendu dire à l'époque, que le prince italien en question était le duc de Mantoue.

Sur quoi se fondait l'affirmation de Louis XV ? Probablement sur la consultation d'un document auquel les historiens n'eurent accès que plus d'un siècle plus tard : le registre d'écrou de la Bastille. On peut y lire sous la plume (et dans l'orthographe hésitante) du lieutenant du Junca :

« Du même jour, lundy 19 de Novembre 1703, ce prisonnier inconnu toujours masqué d'un masque de velours noir, que M. de Saint-Mars, gouverneur, avait amené avec que luy, en venant des illes Sainte-Marguerite, qu'il gardet depuis longtemps, lequel s'étant trouvé un peu mal en sortant de la messe, il est mort le jour d'huy sur les dix heures du soir [...] et ce prisonnier inconnu gardé depuis si longtemps a esté entéré le mardy à quatre heures de l'après-midi, 20 Novembre dans le semetière Saint-Paul, notre paroisse ; sur le registre mortuer on a doné un nom aussy inconnu que M. de Rosarges, major, et M. Reil, sirurgien, qui ont signé sur le registre. »

Dans la marge, une mention ultérieure, de la même main :

« J'é pris du depuis con lavet nomé sur le registre M. de Marchiel, qu'on a païé 40 l. danterement. »

Un nom légèrement différent de celui porté sur le registre paroissial de Saint-Paul :

« Le 20, Marchioly, [ou Marchialy] âgé de quarante-cinq

ans ou environ, est décédé dans la Bastille, duquel le corps a été inhumé dans le cimetière de Saint-Paul sa paroisse, le 20 du présent, en présence de M. Rosage majeur de la Bastille et de M. Reghle chirurgien majeur de la Bastille qui ont signé.»

« Rosarges » « Reilhe »

Mais le nom du défunt a pu être écorché par le curé, tout comme il a déformé Rosarges en Rosage et Reilhe en Reghle.

Marchialy ou de Marchiel, c'était un nom strictement inconnu: donc strictement inacceptable. Heureusement, le registre d'écrou contenait une indication précieuse, ignorée de Voltaire. Le « Masque de Fer » n'avait pas connu deux mais trois prisons successives, chacune gouvernée par Saint-Mars. Le prisonnier — fait inhabituel — avait suivi le geôlier à chacune de ses mutations ou promotions. Du Junca avait consigné en 1698 sa prise en charge:

« Du jedy 18 de septembre à trois heures après-midy, monsieur de St-Mars, gouverneur du château de la Bastille, est arrivé pour sa première entrée venant de son Gouvernement des illes Sainte-Marguerite et Honnorat, aiant avec luy dans sa litière un ancien prisonnier qu'il avet à Pignerol, lequel il fait tenir toujours masqué, dont le nom ne se dit pas... »

Pignerol, où le prisonnier d'État avait commencé sa captivité, était une place forte piémontaise, aujourd'hui située en territoire italien, et rasée depuis. La forteresse comportait dans sa partie inférieure un donjon, utilisé comme prison d'État. De 1665 à 1681, le donjon eut pour commandant M. de Saint-Mars, une créature de Louvois, d'autant plus fidèle au ministre de la Guerre qu'il était... son beau-frère de la main gauche.

Pas de trace d'un Marchialy ou d'un de Marchiel dans les archives de Pignerol et de Sainte-Marguerite. Mais c'était l'habitude d'écrouer les prisonniers d'État sous un faux nom. Il fallait donc rechercher parmi les détenus du donjon, sous le commandement de M. de Saint-Mars, celui dont la personnalité s'adaptait aux affirmations de Voltaire: noble

allure, distinction, goût du beau linge, égards marqués par les geôliers.

A ces critères, répond un seul — exceptés Fouquet et Lauzun dont on reparlera — des prisonniers, trente-cinq au total, dont Saint-Mars eut la garde de 1665 à 1681. Un Italien : le comte Hercule-Antoine Matthioli, ancien secrétaire d'État du duc de Mantoue. Sur tous les autres prétendants au mythe, il détenait de plus un avantage de taille. Son incarcération résultait d'un ordre personnel de Louis XIV dont il avait lésé la majesté.

Convenablement « arrosé » par l'abbé d'Estrades, ambassadeur de France à Venise, Matthioli avait persuadé le duc de Mantoue de vendre en secret à notre pays la place forte de Casal située à quinze lieues de Turin : une belle percée française ! Elle échoua à la veille du transfert, devant la violente réaction des cours de Turin, Venise, Madrid et Vienne prévenues à temps des visées françaises... par Matthioli, comme le révéla une enquête discrète !

Il était coupable de double jeu et — pire ! — d'offense envers le Roi-Soleil. Louis XIV avait adressé à l'intrigant comte — le 12 janvier 1678 : au début des négociations — une lettre de sa main pour lui dire sa reconnaissance et les espoirs qu'il plaçait en lui.

Il fallait laver l'insulte. Mais le coupable, méfiant, ne quittait plus Turin. L'abbé d'Estrades (muté depuis peu comme ambassadeur dans cette ville) réussit, par une fine diplomatie, à l'en débusquer. Grâce à l'appât auquel un homme vénal ne sait pas résister : la remise de fonds supplémentaires en vue de réactiver la négociation. L'opération exigeait un lieu de rendez-vous discret. C'est dans une maisonnette isolée hors de Turin, à trois milles de Pignerol, en pleine « conversation diplomatique », que Matthioli fut escamoté, le 2 mai 1679, par un commando de « barbouzes » dirigé par le capitaine Catinat. A défaut de prendre possession de la place forte de Casal comme prévu à l'origine, Catinat prenait possession de l'homme qui l'avait frustré de cette glorieuse mission.

Reconnaissons que M. de Pomponne, ministre des Affaires

étrangères, avait mis bien des réticences à approuver le scénario policier de l'abbé d'Estrades, si peu fidèle aux traditions de la diplomatie. Sûr en tout cas d'être « couvert » en haut lieu, le ministre écrivait au non conformiste ambassadeur :

« Puisque vous croyez le pouvoir faire enlever sans que la chose fasse aucun éclat, Sa Majesté désire que vous exécutiez la pensée que vous avez eue et que vous le fassiez conduire en secret à Pignerol. L'on y envoie ordre pour l'y recevoir et pour l'y faire garder sans que personne en ait connaissance [...] Il faudra que personne ne sache ce que cet homme sera devenu. »

« Cet homme » est donc écroué sous le nom de Lestang. Puis on le contraint d'écrire à son valet pour le prier d'apporter à Pignerol, dans le plus grand secret, tous ses bagages et papiers. Le domestique obéit et entre dans la citadelle sans se douter qu'il n'en sortira jamais plus : « *Il faudra que personne ne sache ce que cet homme sera devenu.* »

Sa naissance, une certaine dimension politique et l'offense au roi de France, les circonstances romanesques de son arrestation, faisaient de Matthioli un Masque de Fer idéal. Et comment ne pas remarquer que ce nom prononcé à l'italienne, en détachant les deux *t*, avait une ressemblance phonétique avec celui du registre mortuaire de la paroisse de la Bastille ? Marchioly donne, à l'italienne : Markioly. Et Saint-Mars lui-même, influencé par la prononciation, écorche souvent le nom du prisonnier en « Martioli » lorsqu'il écrit à son sujet au ministre de la Guerre.

Tout concordait pour que se répandît la thèse classique dont Marius Topin⁵ et le célèbre historien Frantz Funck-Brentano⁶ allaient être les plus éloquents défenseurs ; grâce à leurs analyses et à leurs découvertes de nombreux documents intéressants. Thèse aujourd'hui périmée. Et qui sans leur talent aurait dû être ruinée depuis la fin du siècle si la

5. *L'Homme au masque de fer*, Didier, 1870.

6. *L'Homme au masque de velours noir dit Le Masque de fer*, 1894 ; et Flammarion, 1933.

découverte de la correspondance Louvois-Saint-Mars aux archives de la guerre, par le général Jung, avait été convenablement exploitée.

Les lettres de Louvois à son subordonné révèlent combien Matthioli était loin de jouir des égards que la légende accordait au Masque de Fer.

« L'intention du roi n'est pas que le sieur de Lestang soit bien traité [...] Sa Majesté ne veut pas que hors les choses nécessaires à la vie vous lui donniez quoi que ce soit de ce qui la lui peut faire passer agréablement. » (25 mai 1679.)

« J'admire votre patience, et que vous attendiez un ordre pour traiter un fripon comme il le mérite, quand il vous manque de respect. » (10 juillet 1680).

Comme Matthioli se plaint sans cesse « qu'on ne le traite pas comme un homme de sa qualité : en ministre d'un grand prince », on le punit en le mettant quelque temps dans la même pièce qu'un moine jacobin. Celui-ci, complètement fou, et rendant sa cellule malpropre, tient des prêches complètement nu...

Certes, Matthioli, redevenu docile, bénéficiait des services de son propre valet. Il devait surtout ce privilège à l'incarcération tout à fait arbitraire de ce domestique. Et le secret dont était entourée la détention de l'ex-ministre italien ne doit pas être interprété comme un hommage à une personnalité exceptionnelle : roi, ministre et geôlier n'avaient pas la moindre considération pour lui. Pour une fois, le secret d'État correspondait à une simple mesure de sûreté. En faisant disparaître toute trace du traître, on laissait tout ignorer d'une arrestation opérée au mépris des usages diplomatiques ; et qui aurait pu être jugée offensante par le duc de Mantoue.

Mais les diverses cours européennes bénéficiaires de la trahison de Matthioli savaient à quoi s'en tenir sur sa disparition subite. Quant au duc de Mantoue, une fois réalisée — avec trois ans de retard — la cession de Casal, il ne se montra pas indigné du sort réservé à un homme qui l'avait trahi autant que Louis XIV ; mais au contraire soulagé d'apprendre qu'il ne serait pas libéré sans son consentement.

Signe de cette évolution, Matthioli qualifié d'abord de « Lestang » dans la correspondance Louvois-Saint-Mars retrouve par la suite son vrai nom. L'affaire de Casal réglée, et l'Italien s'étant assagi, le ministre se désintéresse peu à peu de lui.

Manque de considération, désaffection, indifférence pour Matthioli ne sont pas les seules infirmations apportées par cette correspondance à la thèse classique. Elle livre une révélation de nature à bouleverser toutes les hypothèses émises jusqu'ici sur l'identité du Masque.

Comme on le sait, un seul homme a suivi Saint-Mars dans chacune des forteresses marquant ses promotions successives : Exilles (1681), l'île Sainte-Marguerite (1687), la Bastille (1698). Et cet homme, le Masque de Fer, ne peut pas être le comte Matthioli. Car celui-ci n'a pas suivi son geôlier à Exilles en 1681. Il ne le rejoindra qu'en 1694 (après treize ans de séparation) à l'île Sainte-Marguerite. Pourquoi ces retrouvailles ? L'évacuation de la citadelle de Pignerol par la France obligeait au transfert, dans une autre prison, des quelques prisonniers restés au donjon. On les rendit donc à Saint-Mars qui présentait le double avantage de commander l'une des forteresses les plus proches et d'avoir déjà été leur gardien.

Le 12 mai 1681, le ministre de la Guerre annonçait ainsi sa promotion à Saint-Mars :

« Sa Majesté [...] a trouvé bon de vous accorder le gouvernement d'Exilles [...] où elle fera transporter ceux des prisonniers qui sont à votre garde, qu'elle croira assez de conséquence pour ne pas les mettre en d'autres mains que les vôtres. »

Ni Sa Majesté ni son ministre n'avaient considéré jusqu'ici l'ancien ministre du duc de Mantoue comme un personnage présentant « assez de conséquence ». On ne s'étonnera donc pas si, avant son départ de Pignerol, le commandant du donjon annonce à son ami l'abbé d'Estrades, responsable de l'arrestation de Matthioli :

« J'ai reçu hier seulement mes provisions de gouvernement d'Exilles avec deux mille livres d'appointements, l'on m'y conserve ma compagnie franche et deux de mes lieutenants

et j'aurai en garde deux merles que j'ai ici, lesquels n'ont point d'autre nom que messieurs de la tour d'en bas. Matthioli restera ici avec deux autres prisonniers. Un de mes lieutenants, Villebois, les gardera et il a un brevet pour commander en mon absence à la citadelle et au donjon.» (25 juin 1681).

D'autres lettres de Louvois aux successeurs de Saint-Mars à Pignerol confirment le maintien de Matthioli au donjon.

Il n'a pas suivi Saint-Mars à Exilles, tous les historiens modernes sont d'accord sur ce point. Et sur un autre: il ne l'a pas suivi non plus à la Bastille... pour cause de décès.

Arrivé à l'île Sainte-Marguerite vers la mi-avril 1694, Matthioli, âgé de 54 ans, était déjà malade avant de quitter Pignerol. Le 29 avril, l'un des prisonniers meurt; la lettre annonçant le décès au ministre est perdue. Mais le 10 mai, celui-ci donne des instructions pour qu'on transfère le valet du prisonnier mort dans une cellule moins confortable: «dans la prison voûtée».

Matthioli était le seul prisonnier de Saint-Mars à disposer d'un valet. Lauzun et Fouquet jouissent du même privilège, mais ils n'ont jamais été détenus à Sainte-Marguerite, le premier ayant été libéré en 1681 à Pignerol et le second étant mort au même endroit.

Alors pourquoi inscrire sur le registre mortuaire de la paroisse de la Bastille ce nom de Marchioly qui devait induire en erreur Louis XV et Louis XVI? En vertu d'une tradition maniaque, dont les exemples abondent⁷, les prisonniers d'État étaient enterrés sous un faux nom choisi à cette occasion par le ministre ou à défaut par le responsable de la détention. Si le prisonnier décédé à la Bastille avait été réellement Matthioli, Saint-Mars aurait-il donné pour instruction au major de Rosarges de faire inscrire sur le registre paroissial un nom qui, même déformé, pouvait mettre les curieux sur la piste du véritable?

Au lieu d'une telle maladresse, Saint-Mars s'est plutôt livré à une mystification, attitude dont il était coutumier. Il ne lui

7. Voir les exemples donnés, pour la période même du décès du Masque, par Georges Mongrédien: *le Masque de fer*, Hachette 1952, p. 161.

déplaisait pas d'égarer les curieux, d'encourager leurs divagations. Et même d'en rajouter, si l'on en croit cette lettre du 12 avril 1670 à Louvois: «Il y a des personnes qui sont quelquefois si curieuses [...] que je suis obligé de leur dire des contes jaunes pour me moquer d'eux.»

Ce nouveau «conte jaune», consistant à donner au Masque de Fer un nom ressemblant à celui de Matthioli, laisse supposer *a contrario* que l'Italien était mort et enterré depuis longtemps... et sous un nom qui ne ressemblait sûrement pas au sien!

3. «Un homme qui avait tous les secrets de M. Fouquet»

Alors qui?

Qui possédait assez d'envergure pour assumer «le personnage considérable» dont la remise en liberté — ou la possibilité de communiquer avec l'extérieur — pouvait nuire à la monarchie ou à certains de ses serviteurs?

Nicolas Fouquet, ministre des Finances disgracié par Louis XIV, affirme Pierre-Jacques Arrèse qui réalise en quelque sorte une rénovation de la thèse sensationnaliste... Pour ses contemporains comme pour la postérité, Fouquet est décédé à Pignerol en 1680; il ne peut être mort une seconde fois à la Bastille en 1703.

C'est pourtant l'opinion d'Arrèse, et il ne parvient pas toujours à contenir une sorte de rage froide devant l'indifférence totale des historiens à l'égard de ce qui pour lui est la plus élémentaire vérité. Cette entorse à la sérénité de rigueur donne une conviction passionnée à sa démonstration. De même, il a réussi à reconstituer avec beaucoup de couleur l'atmosphère de l'époque, le climat des divers lieux de captivité du Masque, l'acharnement de Louvois envers ses prisonniers.

Au lieu de se borner, comme ses confrères, à utiliser les lettres de Louvois pour éclairer la détention du Masque, il les retourne contre leur auteur pour faire l'analyse et le procès du système politique. Ainsi dégage-t-il une vérité inaperçue

jusqu'ici : le fameux absolutisme monarchique était le plus souvent — l'attitude de Louvois le révèle — un absolutisme ministériel.

Arrèse n'a pas de peine à souligner combien la légende ornée par Voltaire — beau linge, belles manières, égards du gouverneur — se plaque exactement sur l'image raffinée que l'Histoire a conservée de Fouquet. Pour la renforcer, il réunit tout un faisceau de présomptions. Et d'abord, d'ordre économique : personne jusqu'ici ne s'était préoccupé de la comptabilité de Saint-Mars ; Arrèse l'a passée au crible. Il précise — bel exemple de sa minutie — que le budget alloué pour la détention du Masque revient à 5 943 956 centimes actuels *par mois* ; alors qu'il obtient pour Fouquet le chiffre de 5 869 404 centimes : la similitude lui paraît probante. (Il remarque au passage que le coût total de la captivité de Fouquet et du Masque réunis dépasserait le milliard de centimes : 1 666 927 800 exactement.)

Officiellement, Fouquet incarcéré à Pignerol en 1665 est mort au même endroit, le 23 mars 1680, à l'âge de soixante-cinq ans. Mort suspecte pour diverses raisons, affirme Pierre-Jacques Arrèse.

La lettre par laquelle Saint-Mars aurait dû informer Paris du décès et de ses circonstances ne figure pas dans le dossier de sa correspondance avec Louvois. Mais peut-être celui-ci l'a-t-il remise à Louis XIV qui ensuite a négligé de la rendre ? Aucun acte de décès n'a été dressé (ou peut être ne l'a-t-on pas retrouvé). Il existe cependant une mention d'inhumation à la date du 28 mars sur le registre mortuaire du couvent des dames de Sainte-Marie rue Saint-Antoine. Mais, selon Arrèse, on avait entre-temps substitué au corps de l'ex-ministre celui d'un codétenu, Danger, qui lui servait de valet.

A l'époque même, courut le bruit d'un empoisonnement, en raison de la soudaineté d'un décès (attaque d'apoplexie) intervenant alors que Fouquet était virtuellement gracié. Dans les mois précédents, sa détention avait été adoucie : sa femme et sa fille, autorisées à résider à Pignerol, pouvaient le visiter. Enfin, le roi venait d'autoriser son ancien ministre à aller prochainement se soigner à Bourbon-les-Eaux. La

rumeur d'un empoisonnement a été acceptée par certains historiens sur la foi d'une lettre de Saint-Mars à Louvois annonçant qu'il avait découvert des « drogues » dans les poches de Danger, le valet de Fouquet.

Pour établir au contraire la survie de son candidat, Arrèse s'appuie sur une autre lettre de Saint-Mars, postérieure au décès officiel, et annonçant à Louvois qu'il continue de trouver des papiers dissimulés dans les habits de M. Fouquet. Il continuait donc de vivre, conclut Pierre-Jacques Arrèse. Cela peut aussi signifier que lors d'un inventaire de vêtements après décès, le gouverneur avait mis au jour d'autres papiers s'ajoutant à ceux découverts et confisqués du vivant du prisonnier. Par la suite, lorsque le ministre et son subordonné évoqueront l'ex-surintendant des Finances, ils emploieront toujours l'expression « feu M. Fouquet » : elle ne laisse place à aucune ambiguïté.

Entre deux thèses sensationnalistes, il faut choisir. Ou bien on a « aidé » Fouquet à mourir le 23 mars 1680 à Pignerol. Ou bien, ce jour-là, on a mis en scène une fausse mort, accompagnée d'une substitution de corps ; et alors Fouquet est probablement le prisonnier masqué, mort à la Bastille après quarante-deux ans de détention, en 1703... à l'âge de quatre-vingt-neuf ans ! L'incollable Arrèse affiche aussitôt une liste de contemporains disparus à un âge tout aussi avancé. S'ils avaient souffert d'une mauvaise santé, comme Fouquet, auraient-ils supporté la captivité pendant quarante-deux ans ?

Et pourquoi organiser une fausse mort de Fouquet ?

Pour empêcher sa libération prochaine, réplique Pierre-Jacques Arrèse. Redevenu libre, l'ex-surintendant aurait pu nuire, par des révélations ou intrigues, à ceux qu'Arrèse appelle « le gang des couleuvres » : Colbert (qui arborait cet animal sur ses armoiries) et son allié objectif Louvois.

Ce dernier, il est vrai, redoutait le talent et l'influence de Fouquet. Et Saint-Mars, qui le sait, lui a annoncé, avec la mort de l'adversaire exécré, une permanence de sa capacité de nuire, transmise à un codétenu dont il sera reparlé : le

chevalier de Lauzun. Cette lettre de Saint-Mars manque ; elle est connue par la réponse du ministre (8 avril 1680) :

« Le roi a appris, par la lettre que vous m'avez écrite le 23 du mois passé, la mort de M. Fouquet et le jugement que vous faites que M. de Lauzun sait la plupart des choses importantes dont M. Fouquet avait connaissance. »

Voilà qui paraît authentifier la mort de Fouquet. Ou bien il faut supposer que le commandement du donjon de Pignerol et le ministre de la Guerre jouaient une comédie au roi...

Il serait vain d'espérer une révélation définitive sur la fin de l'ami de Mme de Sévigné, dans *Fouquet ou le soleil offusqué*⁸ de Paul Morand. Moins une biographie qu'un portrait mondain, l'ouvrage constitue une paraphrase élégante de quelques mémoires et chroniques ; l'auteur n'a pas jugé bon de les recouper par des recherches personnelles. S'il avait pris la peine de consulter aux Archives de la Guerre le dossier de correspondance Saint-Mars-Louvois, Morand aurait-il écrit sur la détention de Fouquet à Pignerol ce chapitre hâtif, grisâtre et erroné ?

Il fait juger ainsi Fouquet par le rugueux Saint-Mars : « c'est un agneau ». Saint-Mars écrivait en réalité (26 février 1672) : « Tant que je n'ai pas eu M. de Lauzun, je croyais que M. Fouquet était un des plus méchants prisonniers que l'on pût trouver. Mais à présent, je dis qu'il est un agneau auprès de l'autre. »

Les lettres au ministre de la Guerre débordent des misères dont l'odieux prisonnier accable son dévoué geôlier. M. Fouquet ne cesse de récriminer, de gémir, d'exiger. Il veut non pas un mais deux valets, des habits de rechange, du feu quand le temps fraîchit, un médecin à tout instant, un confesseur.

Affligé de cette abominable manie qui obsède tous les prisonniers, M. Fouquet ne cesse de tenter de communiquer avec l'extérieur. On le prive de papier et d'encre : le vin de l'administration et la suie de la cheminée lui servent à fabriquer de l'encre. Il taille des plumes dans les os de poulet.

8. Gallimard, 1961.

En guise de papier, il utilise ses chemises et, lorsqu'on s'en aperçoit, il écrit sur des rubans qu'on doit alors passer au noir. Autant de frais de teinture et de ramonages de cheminées qui grèvent — de façon déplorable — le budget accordé à Saint-Mars...

Et ce n'est pas tout ! M. Fouquet, ayant appris à composer de l'encre sympathique, écrit entre les lignes des livres. Voilà le pauvre gouverneur contraint de lire des livres (occupation bien efféminée pour un soldat) et même à les scruter à s'en crever les yeux. Le jour il en est réduit à épier son prisonnier (par des trous percés dans la porte) pour surprendre ses cachettes. La nuit, il lui faut veiller tard : jusqu'à ce que le mauvais sujet daigne prendre son sommeil. Alors, sur la pointe des pieds comme un voleur, le gouverneur du donjon se glisse dans la cellule de M. Fouquet ; la respiration suspendue, il s'empare des papiers que le misérable a cousu dans ses hauts-de-chausse.

Ah ! comme il est agréable de voir que ceux dont le métier est de garder sous clé la vie des autres peuvent éprouver à leur tour les inconvénients de la prison !... Quant à la manière de tourmenter un geôlier, le chevalier de Lauzun n'avait certes pas besoin des leçons de M. Fouquet !

Colonel de dragons, capitaine des Gardes, compagnon de débauche de Louis XIV, Lauzun avait eu l'imprudence de laisser prendre son cœur d'assaut par la Grande Mademoiselle, cousine du roi. Ces amours, bien qu'un peu mûres, contrariaient la politique royale. Elles provoquèrent une querelle publique entre le monarque et Lauzun. Devinez qui l'emporta... Le capitaine des Gardes se retrouva bouclé à Pignerol et y resta dix ans, de 1671 à 1681.

Ce « petit homme blondasse », comme Saint-Simon le qualifiait, allait témoigner d'un caractère qu'auraient pu lui envier bien des courtisans, mémorialistes et autres gens de cour. Il prolongea délibérément son séjour au donjon de Pignerol par son refus obstiné de se démettre de sa charge de capitaine des Gardes et de renoncer à ses projets matrimoniaux. Ce fut la Grande Mademoiselle qui capitula : elle acheta la libération de son prétendant et fit la paix avec le roi

en donnant à l'un des bâtards de Mme de Montespan une partie de ses domaines.

En attendant, Lauzun avait fait chèrement payer l'arbitraire de cette détention à son géôlier. Faux suicides et vrais feux de cheminée, maladies simulées, incendie du plancher de sa chambre, agression contre son médecin, refus de se confesser à Pâques, plaintes en tout genre, vociférations, vacarme, lubies. Et, en plein été, feux d'enfer (devant lesquels le prisonnier se tenait nu sous une couverture) organisés dans le seul but de gaspiller le combustible de l'administration. Interdisant à son valet de faire le ménage, le chevalier écœurait le gouverneur en le recevant dans une porcherie, en se laissant pousser par défi une barbe de patriarche... Le pain que M. de Saint-Mars mangeait était, certains jours, bien dur à gagner.

De Lauzun allait contribuer, bien malgré lui, à donner un tournant décisif aux tentatives d'identification du Masque de Fer. Par l'activité discrète et dévorante de termite qu'il ajoutait la nuit à la tumultueuse guerre des nerfs menée pendant le jour.

Un long travail obstiné — digne de celui accompli au château d'If par l'abbé Faria — lui avait permis de percer le sol de sa cellule et de prendre pied dans la pièce du dessous, inoccupée. Il avait donc tranquillement descellé l'un des barreaux de la fenêtre. Par celle-ci, grâce à une échelle tressée avec son linge, il descendait dans la cour du donjon où, un peu chaque nuit, il grignotait le mur d'enceinte. Il fut vaincu, comme beaucoup de prisonniers, par le problème des déblais. En allant rejeter les siens un peu trop loin, il fit (février 1676) la rencontre d'une servante incompréhensive et hurlante.

Lauzun n'était pas homme à se laisser abattre par un échec. Le bas lui étant interdit, il essaya le haut. Grimpant dans sa cheminée et toujours perçant, il débouche en 1677 chez Fouquet stupéfait par l'apparition d'un homme qu'il avait laissé dix ans plus tôt en train de partager les plaisirs et les alcôves du roi.

En 1679, Louis XIV ayant adouci le régime de Fouquet, on lui permet chaque jour de prendre le repas de midi avec

Lauzun et de passer l'après-midi ensemble, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. Lors de leur première entrevue officielle, les deux hommes devaient réprimer un sourire: depuis au moins deux ans, ils se fréquentaient en secret chaque nuit.

Leur rencontre officielle s'accompagnait chaque jour d'un cérémonial maniaque, et de nature à intriguer. Il s'agissait d'empêcher Lauzun de côtoyer, de voir, d'apercevoir même l'un des deux valets de Fouquet.

A force de récriminer, l'ex-surintendant des Finances avait obtenu, au contraire de Lauzun et de Matthioli, de ne pas être servi par un domestique mais par deux: Champagne et La Rivière. Mais le second est de plus en plus souvent malade et le premier meurt en 1674. Saint-Mars lui cherchera en vain un remplaçant. Aucun domestique de profession ne consent, «même pour un million», à partager pour une durée indéterminée la cellule d'un prisonnier de marque. Il faut donc transformer en valet l'un des détenus du donjon.

Excepté Matthioli, Fouquet, Lauzun et les trois valets attachés à eux, il reste seulement trois prisonniers. Un moine jacobin (incarcéré depuis 1673); à demi fou, il se promène nu et rend sa cellule infecte. Un espion de la France en Suisse, Dubreuil, convaincu de double jeu, arrêté en Alsace en 1676. A moindre échelle que Lauzun, il fait de l'opposition et le ministre autorise son geôlier à lui donner la bastonnade. Pour l'assouplir, on doit lui faire partager la cellule du moine; épreuve dont Dubreuil ressort provisoirement assagi. Enfin un troisième prisonnier, paisible et sans histoire: Eustache Dager ou Danger, arrêté en 1669 dans la région de Dunkerque. C'est le seul candidat acceptable.

4. «*Et comme ce n'est qu'un valet*»

Quelques années plus tôt, l'avare Saint-Mars (pour économiser les gages d'un professionnel) avait songé à donner Danger comme valet à Lauzun: refus catégorique de Louvois. Mais, à la mort de Champagne, devant la pénurie de gens de maison, les plaintes de Fouquet, l'insistance de Saint-

Mars, Louvois cède. Non sans imposer une curieuse restriction :

« Sa Majesté approuve que vous donniez pour valet à M. Fouquet le prisonnier [Danger] que le sieur de Vauroy vous a conduit, mais, quelque chose qui puisse arriver, vous devez vous abstenir de le mettre avec M. de Lauzun, ni avec qui que ce soit autre que M. Fouquet. »

Recommandation renouvelée plusieurs fois. Quand la détention de Fouquet sera assouplie, nouvelles instructions aussi restrictives :

« Toutes les fois que M. Fouquet descendra dans la chambre de M. de Lauzun ou que M. de Lauzun montera dans la chambre de M. Fouquet ou quelque étranger, M. de Saint-Mars aura soin de retirer le nommé Eustache et ne le remettra dans la chambre de M. Fouquet que lorsqu'il n'y aura plus que lui et son ancien valet [La Rivière]. »

Ce n'est pas là un simple accès fiévreux de la manie du secret dont souffre en permanence le ministre. Le phénomène est beaucoup plus sérieux : au point que Louvois condescend à adresser, le 23 novembre 1678, une lettre personnelle à Fouquet. Saint-Mars est prié de la lui remettre *non décachetée*, accompagnée de la cire nécessaire pour cacheter la réponse... sans que le geôlier, réduit à un rôle de facteur des postes, soit autorisé à la lire. La lettre du ministre de la Guerre laissait peser sur son ex-collègue des Finances un chantage à peine dissimulé par la courtoisie du ton.

« Sa Majesté est en disposition de donner dans peu de temps des adoucissements fort considérables à votre prison, mais comme elle désire auparavant être informée, si le nommé Eustache que l'on vous a donné pour vous servir n'a point parlé devant l'autre valet qui vous sert *de ce à quoi il a été employé avant que d'être à Pignerol*⁹, Sa Majesté m'a commandé de vous le demander et de vous dire qu'elle s'attend que, sans aucune considération, vous me manderez la vérité de ce que dessus, afin qu'elle puisse prendre les mesures qu'elle trouvera plus à propos sur ce qu'elle appren-

9. C'est nous qui soulignons.

dra par vous que ledit Eustache aura pu dire de sa vie passée à son camarade.»

Louvois a pris soin de faire disparaître, des dossiers transmis aux archives de la Guerre, la réponse de Fouquet. Elle devait correspondre totalement à l'attente de Sa Majesté — ou plutôt du ministre abrité derrière cette formule commode-clause de style — car les adoucissements annoncés se réalisèrent : rencontres quotidiennes avec Lauzun (accompagnées de l'escamotage de Danger), enlèvement des jalousies obstruant les fenêtres, autorisation pour Mme Fouquet et sa fille de résider à Pignerol avec droit de visite, et bientôt : permission médicale d'aller prendre les eaux.

« Sa Majesté » — on devrait dire Louvois — avait su se faire comprendre de Fouquet, lequel avait su rassurer « Sa Majesté » : même tenu sous clé, l'ex-homme d'État demeurerait plein de considération pour les secrets d'État. Louvois lui en donna acte (17 février 1679) : « ... Sa Majesté veut bien se remettre à vous de la conduite qu'il faudra tenir à l'égard d'Eustache Dauger ». Lettre à peine moins surprenante que celle adressée à Saint-Mars deux jours plus tôt : « Sa Majesté s'en remet à vous de régler avec M. Fouquet, comme vous le jugerez à propos, ce qui regarde la sûreté du nommé Eustache Dauger... »

Exemple sans précédent d'un geôlier invité par son supérieur à se concerter avec un détenu pour des mesures concernant un autre détenu...

Mais la mort de Fouquet, le 23 mars 1680, a conduit le geôlier à découvrir les travaux de mine de Lauzun et, par voie de conséquence, l'inanité des précautions maniaques du ministre pour empêcher toute communication entre Lauzun et le paisible mais redouté Danger. On imagine la fureur, la panique de Louvois apprenant qu'au contraire tout ce petit monde — maîtres et valets — papotait chaque nuit tandis que Saint-Mars dormait comme une souche. Mais dignité oblige ; et c'est avec une sérénité admirative qu'il écrit, le 8 avril :

« Le roi a appris [...] le jugement que vous faites que M. de Lauzun sait la plupart des choses importantes dont M. Fouquet avait connaissance et que le nommé La Rivière

une tentative désespérée pour réintégrer la vie contemporaine, pour vivre le jour et dormir la nuit, abolir l'anachronisme et quitter l'exil. En clair : pour échapper à un personnage ressenti, pour la première fois, comme encombrant et désuet. Tentative d'évasion amorcée à son insu dès 1921, à Boston. Un soir où, dans une réunion littéraire, il rencontra une modiste de New York, séduisante et dynamique.

Née en Russie, Sonia Haft Shifirkine se faisait appeler Mrs Greene, du nom d'un premier mari avec lequel elle venait de divorcer. Entre Lovecraft et elle s'établit tout de suite une grande amitié intellectuelle. Elle est la première correspondante féminine à venir le visiter à plusieurs reprises à Providence. Elle parvient même à l'attirer auprès d'elle pendant des vacances à Magnolia ; séjour mis à profit pour « réviser » une nouvelle (*le Monstre invisible*) que le décor de la plage vient d'inspirer à Sonia. Il collabore au fanzine qu'elle s'apprête à lancer : *The Rainbow*.

Un soir de 1922, sur un coup de téléphone de Mrs Greene, Lovecraft décide sur-le-champ — c'est inhabituel — de prendre le premier train du lendemain pour un premier voyage à New York. Le prétexte est d'y rencontrer les amis de Cleveland réunis à ses correspondants new-yorkais. Lorsque, en mars 1924, il accourt aussi brusquement à New York, c'est pour épouser Mrs Greene dès le lendemain. Mariage surprise : personne n'a été prévenu de ses projets matrimoniaux.

Pas même les tantes : précaution utile pour une rupture efficace et indolore avec le genre de vie antérieur.

Mais bientôt une série de catastrophes financières frappe Sonia Lovecraft ; elle en devient malade et doit être hospitalisée. Son mari va donc se rapprocher de la norme et de la condition de leurs amis, tous salariés, en partant à la recherche d'un emploi régulier. Bonne occasion de devenir un homme comme les autres et de rompre les derniers liens nostalgiques avec le siècle de la Reine Anne ou feu l'Empire romain. Les lettres du deuxième semestre 1924 reflètent la bonne volonté de Lovecraft, ses espérances successives ; et les

échecs qui les sanctionnent toutes. La tragédie frôle la comédie lorsqu'il se dépeint une sacoche à la main, faisant du porte-à-porte chez les boutiquiers de banlieue pour s'offrir à recouvrer leurs créances douteuses.

Sa lettre circulaire à l'intention des employeurs éventuels témoigne d'une ignorance des réalités quotidiennes et d'une impuissance à communiquer suicidaires. Longueur, redondances, argumentation sophistiquée: elle était de nature à prévenir contre lui tout employeur assez patient pour la lire jusqu'au bout. Pour s'être fermé trop longtemps au monde extérieur, Lovecraft était incapable d'y trouver maintenant la moindre place. Il était piégé par son propre personnage.

La bonne volonté qui le faisait consentir à un démarchage porte-à-porte s'épuisa vite. Il refusa d'accompagner sa femme à Cincinnati, Saratoga Springs, Cleveland, villes où Sonia trouva des emplois successifs; elles étaient dépourvues de l'atmosphère coloniale sans laquelle son mari ne pouvait survivre. Il resta donc à Brooklyn — où Sonia revenait de temps à autre — jusqu'en avril 1926. A cette date, Lovecraft retourna au XVIII^e siècle, dans l'Empire romain et à Providence pour y reprendre, auprès de tante Lilian, son rêve interrompu.

Sa femme, elle, ne demandait pas mieux que de le rejoindre et d'ouvrir à Providence ou dans les environs une boutique de mode. Elle était même disposée à se contenter d'un emploi salarié. Mais le « qu'en-dira-t-on », fortifié par les tantes, s'y opposait: un habitant de Nouvelle-Angleterre — en particulier un descendant des Phillips — ne pouvait au su et au vu de tous être entretenu par sa femme. Sonia finit par cesser ses visites à Providence lorsque son mari refusa de la « recevoir » au sens sexuel que le Code civil donne à ce terme. En 1928, les partenaires de cet étrange ménage donnèrent à la situation la seule issue possible: un divorce amiable.

On peut se demander si, les conditions matérielles étant plus favorables, leur union — première étape d'une réinsertion sociale de Lovecraft — aurait pu durer. La réponse est de toute évidence négative pour trois raisons: l'incapacité de

Lovecraft à assurer l'entretien d'un ménage, sa répugnance à vivre ailleurs qu'à Providence, sa misogynie.

L'incapacité de Lovecraft d'assurer sa subsistance (et donc celle d'un couple) grâce à un emploi régulier n'est pas surprenante. L'incapacité de vivre de sa plume, géniale, l'est beaucoup plus. Mais voilà : il occupait plusieurs jours par semaine à bavarder et à échanger des idées par correspondance. Il lui arrivait de consacrer plusieurs jours à *une seule lettre* : on en connaît d'une longueur de soixante pages.

Il lui restait à peine le temps d'exercer son activité de « réviseur » de l'œuvre des autres ; aussi repassait-il à des amis des clients qui l'auraient aidé à vivre. Heureusement : ces travaux de « révision » lui coûtaient plus de temps et d'énergie qu'ils n'en méritaient ; et pour un revenu volontairement médiocre. Lovecraft aurait jugé indigne d'un gentleman de retirer trop d'argent d'une activité considérée par lui comme un mécénat, un professorat désintéressé, pas une occupation lucrative.

Son œuvre personnelle passait en dernier, et il ne faisait aucun effort pour la mettre en valeur ou en retirer un légitime profit. Il répondait avec détachement aux avances de J.C. Henneberger, propriétaire de la célèbre revue *Weird Tales*, son unique débouché commercial. Il refusa l'offre plus ou moins implicite de devenir le rédacteur en chef de *Weird Tales* sous prétexte qu'il aurait dû s'installer à Chicago... Il préférait garder certaines œuvres dans ses tiroirs plutôt que de pratiquer les coupures ou adaptations suggérées par la revue. Attitude louable, à condition de ne pas la pousser jusqu'à une intransigeance absolue et systématique. A moins d'atténuer les effets de celle-ci en soumettant les textes refusés à d'autres revues concurrentes — ce qu'il ne fit jamais ; heureusement quelques amis s'en chargeaient parfois à sa place, et avec succès.

Il est affligeant encore de le voir refuser à plusieurs reprises de soumettre à *Weird Tales* des contes qu'il avait en réserve ou qu'il vient de terminer, uniquement parce qu'il était nécessaire de les dactylographier. En décembre 1926, il écrit à propos de *A la recherche de Kadath* (quatrième épisode de

Démons et merveilles): « ... il est très peu vraisemblable qu'il voie jamais le jour sous forme imprimée. Je crains tellement le travail de dactylographie que je ne l'entreprendrai qu'après l'avoir lu à haute voix devant deux ou trois bons juges et obtenu leur verdict pour savoir s'il mérite d'être conservé. »

Ce propos insensé s'adressait à August Derleth. Fondateur de la maison d'éditions Arkham House après la mort de Lovecraft, il parvint à récupérer dans ses papiers *A la recherche de Kadath*. Demeuré à l'état de manuscrit, le texte n'avait jamais été soumis à un éditeur ou à une revue.

Attitude névrotique mais conforme au personnage de l'exilé intérieur ou de la variante « artiste créateur » que Lovecraft se plaisait à jouer dans une lettre du 13 mai 1923 :

« Pour moi l'artiste idéal est un gentleman qui montre son mépris de la vie en continuant les façons de faire tranquilles de ses ancêtres, en laissant son imagination libre d'explorer les sphères resplendissantes et étonnantes. De même je verrais assez bien un auteur ignorer complètement son époque et le public, créer de l'art non pas pour la renommée ni pour les autres mais pour sa seule satisfaction. »

Il ressortit ce personnage le 24 juillet 1925. Il se trouvait alors à New York, en pleine débâcle financière; et la revue *Weird Tales* ne demandait pas mieux que d'accueillir sa prose :

« Je suis presque résolu à ne plus écrire de contes, mais simplement à rêver quand j'ai l'esprit à cela, à ne pas m'arrêter à faire une chose aussi vulgaire que de transcrire mon rêve pour un public de porcs. J'ai conclu que la littérature n'était pas un objectif convenable pour un gentleman; et que l'écriture ne doit jamais être considérée que comme un art élégant, auquel on doit s'adonner sans régularité et avec discernement. Je suis désormais entièrement un spectateur de la vie, un simple dilettante, dont le plaisir consiste à contempler le passé et à jouir de l'agréable douceur d'une retraite pastorale géorgienne. »

Avec de tels principes, où Lovecraft aurait-il pu survivre ailleurs que dans la serre chaude et l'atmosphère confite de Providence? Là, sous la protection de la mère puis des tantes,

son personnage sophistiqué et anachronique pouvait s'épanouir à l'abri du conflit freudien entre le principe de plaisir et le principe de réalité. Peu de femmes normalement constituées se seraient résignées à ce comportement éthéré; aucune n'aurait supporté la concurrence affective et curative des tantes!

Dernier obstacle à la poursuite de son union avec Sonia Shifirkine: une misogynie plus ou moins liée à une aversion violente de la sexualité. Il justifiait cette phobie en raison «du caractère repoussant des manifestations érotiques directes [...] de l'évidente parenté des instincts érotiques avec les phénomènes nerveux les plus rudimentaires et les plus primitifs [et] à cause de la concordance apparente entre les époques d'intérêt érotique et celles de décadence nationale...» (73, du 23 avril 1921).

Cette négation de la base même du mariage et l'habitude d'une solitude ouatée et égoïste avaient donc fait de Lovecraft l'homme le moins disponible qui soit pour une vie conjugale. Abstraction faite de l'érotisme, il n'y avait pas plus de place pour les femmes dans sa vie que dans ses livres. Il ne leur accordait aucun mérite:

«... Je ne peux guère penser à aucune vision fantastique réellement puissante, qui ne soit pas d'origine masculine. Les femmes sont en vérité très douées pour singer le zézaïement des bébés, mais il n'y a là-dedans aucune Oniroscopie vraiment enfantine. Elles sont par nature terre à terre, prosaïques, banales, destinées aux tristes détails réalistes et aux choses pratiques, et incapables de création artistique vigoureuse aussi bien que d'appréciation authentique et de première main. Il est ridicule de tirer des généralités des rares exceptions qui attirent l'attention en raison de leur singularité ou de l'état du public en Amérique où une société basement démocratique enchaîne les hommes à la poursuite de buts commerciaux, laissant la masse médiocre féminine atteindre à la distinction littéraire simplement par défaut, ou par absence de concurrence.» (138, du 23 juin 1923.)

A l'époque de ces propos, il courtisait (ou il était courtisé par) Mrs Greene. Elle devait avoir — même par exception —

de belles qualités intellectuelles pour amener Lovecraft à accomplir l'acte le plus étonnant de sa vie. Il est permis de se demander si, par le mariage, il cédait à l'amour... ou s'il y voyait un moyen d'échapper à son personnage d'exilé intérieur.

S'il avait ressenti la cohabitation conjugale comme indispensable à son équilibre, s'il avait été très épris de sa femme, l'aurait-il sacrifiée à l'atmosphère coloniale de New York ? Il l'aurait accompagnée à Cincinnati, à Saratoga Springs, à Cleveland ; et même à Bamako, ou dans le désert de Gobi... Mais les dix mois de vie commune, de mars à décembre 1924, avaient épuisé toutes les délices du défi lancé au double encombrant.

Sonia partit courageusement à la recherche d'un lointain gagne-pain, et Lovecraft de retour à Providence redemanda le sien — comme avant son entracte conjugal — aux travaux de nègre.

3. *Accoucheur de talents...*

Dès 1918, avant l'invention du mythe de Cthulhu en 1926 — et jusqu'à sa mort en 1937 —, Lovecraft a consacré une grande partie de son temps à ce qu'il appelait pudiquement des « révisions » ou « travaux de révision ». Dans l'espoir d'améliorer l'œuvre des autres, il poursuivit l'ingrate carrière de redresseur de textes boiteux, dépanneur d'imaginations en détresse, vivante prothèse d'écrivains handicapés par une difficulté d'expression, professeur de rédaction, « nègre » d'imposteurs en quête d'une consécration, et aussi conseiller d'authentiques écrivains dont il a aidé le talent à s'épanouir.

Pourquoi tant de temps et d'énergie distraits au profit d'œuvres peut-être méritoires mais qui le détournaient de la sienne ? Alors que la cosmogonie et les mythes de Cthulhu offraient à son imagination tant d'espaces qu'elle n'a pas eu le temps de meubler. Alors qu'il a laissé tant de fragments inachevés.

Peut-être ce contact ingrat avec des productions balbu-

tiantes représentait-il pour le solitaire de Providence le seul exutoire laissé à son affectivité et même le seul moyen de communication possible avec ses semblables. Peut-être sublimait-il une paternité refoulée en aidant la création à émerger d'une matière informe; peut-être trouvait-il un stimulant, une récompense, une réponse à ses propres problèmes, à former des personnalités encore hésitantes et à accoucher des talents.

Sa propre explication est la plus banale et la moins convaincante qui soit. Il écrivait le 3 décembre 1929 à Clark Ashton Smith étonné de le voir perdre son temps en travaux anonymes :

« La seule raison pour laquelle j'effectue ce genre de choses, est que le paiement est absolument certain, alors que mon œuvre personnelle signée dépend d'une incertitude de l'acceptation ou du rejet². »

Explication difficile à récuser complètement. L'impératif financier a servi d'alibi déterminant à son comportement même s'il ne l'explique pas. Du moins pas entièrement: à cette époque, Lovecraft avait pour seuls revenus fixes les intérêts de divers billets à ordre datant de 1911 garantis par une hypothèque sur une carrière de pierre de Manton Avenue. Ces intérêts lui assuraient un revenu de quinze dollars par semaine. Et il ne savait rien faire d'autre qu'écrire.

Comment recrutait-il les élèves soucieux de recevoir l'enseignement du talent? Au plus profond de sa détresse financière, en 1924-1925 lorsqu'il habitait New York, il insérait des annonces publicitaires dans les journaux et diffusait des circulaires. Mais la majeure partie de sa clientèle provenait d'une association d'aspirants écrivains et poètes amateurs à laquelle il avait adhéré le 6 avril 1914, The United Amateur Press Association. Elle offrait à ses membres, avec la possibilité de contacts entre eux, la diffusion de leurs créations dans le bulletin de l'association et la possibilité d'impressions à compte d'auteur.

2. Les lettres de Lovecraft sont citées d'après l'édition Arkham House partiellement traduite chez Christian Bourgois, 1979.

Écrivant pour le plaisir, sans rechercher un profit, prêts à payer pour être publiés ou pour acquérir les conditions requises par la presse professionnelle, ces amateurs allaient occuper de 1918 à 1937 une grande place dans l'emploi du temps et les finances de Lovecraft. Mais les œuvres à améliorer — poésie surtout — appartenaient rarement au fantastique, le seul genre qui aurait rendu à Lovecraft la corvée moins pesante.

Parmi ses clients les plus fidèles et les plus prolifiques, il comptait un certain David Bush qui l'inondait de copie à ravalier et à ravauder : discours, textes de conférences, essais et, hélas, poèmes. Une lettre du réviseur à sa mère, en date du 17 mars 1921, évoque cette tâche avec un humour qui n'en diminue pas le caractère fastidieux :

« Je suis tout juste en train de prendre mon souffle avant de plonger dans l'océan glacé de l'œuvre de Bush — il m'a envoyé une nouvelle commande urgente qui doit me rapporter une somme considérable ; mais je ne m'y mettrai pas ce soir. Il faut être frais et dispos pour venir à bout de ses impossibilités. Il a joint à sa commande une nouvelle circulaire sur lui et son œuvre, avec une nouvelle photographie qui le fait paraître plus humain. Je pense te l'envoyer pour que tu voies, retourne-la-moi éventuellement. Le gars s'est amélioré dans son aspect, et il a certainement une liste formidable de sujets de conférences ; mais comme "poète", il est pire que jamais. »

Une lettre du 14 juin 1922 à Anne Renshaw est entièrement consacrée à un portrait ironique de ce client curieux — mais nourricier — qui se prétendait encore l'apôtre de la « Nouvelle Pensée », l'évangéliste de la psychologie dynamique, après avoir été équilibriste cycliste dans un cirque, interprète de Shakespeare... et clergyman. Le pain que mangeait Lovecraft était, certains jours, bien dur à gagner...

Il préférait, de beaucoup, s'adonner (et parfois gratuitement) à la correction de textes à caractère fantastique avec un zèle et un désintéressement tels qu'il en faisait ses œuvres personnelles... mais publiées sous le nom du client. Ce sont

les contes et nouvelles rassemblés en partie par August Derleth sous le titre *l'Horreur dans le musée* en 1970.

La première révision de ce genre, auquel l'inventeur du *Necronomicon* ait travaillé, concernait une poétesse membre de l'United Amateur, une demoiselle Winifred Virginia Jackson, de Boston. Lovecraft mettait dans ses talents de grands espoirs (que partageait sa mère, Sarah Lovecraft); mais que la postérité n'a pas ratifiés. Elle serait totalement inconnue sans leur collaboration.

Ils entretenaient, de plus, des rapports très amicaux. Lovecraft alla même la visiter à Boston. En mars 1931, lors d'une soirée celtique donnée dans cette ville, il vit paraître, dans l'appartement pavoisé de banderoles vertes, miss Jackson toute de vert vêtue, la coiffure également enrubannée de vert. Les invités ayant été priés de se rallier à cette couleur, Lovecraft s'en tira en arborant une vieille cravate de la teinte requise; il la jugeait un peu passée mais elle fut passable.

La première allusion à la révision d'un texte à caractère fantastique apparaît dans la correspondance de Lovecraft le 21 mai 1920. Une longue lettre, consacrée à la vie nocturne et folle de l'imagination, s'ouvre par le récit d'un rêve fait la veille. Comme son correspondant, Reinhardt Kleiner, ne paraît pas reconnaître à cette source d'inspiration la place qui lui est due, le prophète de Cthulhu lui donne un exemple concret:

«Des rêveurs authentiquement fantastiques, je n'en ai découvert qu'un — en l'occurrence miss Jackson — dans le domaine de la littérature amateur. Je vous joindrai, sous réserve de me le retourner, le récit d'un rêve de miss Jackson survenu au début de 1919 et que j'utiliserai quelque jour comme trame d'une histoire d'horreur³, comme *la Prairie verte* basée sur un rêve plus ancien que je crois vous avoir déjà montré. Ce rêve plus ancien avait ceci d'extraordinairement singulier que j'en avais fait moi-même un exactement semblable, sauf que le mien ne se prolongeait pas si loin. Ce fut

3. Il s'agit de *En rampant dans le chaos*, paru quelques mois plus tard dans le bulletin de l'association The United Amateur.

seulement quand j'ai relaté mon rêve que miss J. en a relaté un similaire et l'a plus complètement développé. L'ouverture de *la Prairie verte* a été écrite d'après mon propre rêve, mais après avoir entendu l'autre, je l'ai incorporé dans l'histoire que j'ai développée à partir de là... Je ne comprends pas que vous soyez insensible à ces choses irréelles.»

L'année suivante, il fera, à partir du cas de Winifred Jackson, le portrait-robot de l'écrivain amateur, souvent imaginatif mais inapte à s'exprimer. Le 4 juin 1921, « en l'absence de nouvelles productions », il envoie à Frank Belknap Long deux révisions auxquelles il a mis la main.

« Les deux contes en question, *la Prairie verte* et *En rampant dans le chaos*, ont été écrits à partir des idées de la poétesse amateur Winifred Jackson qui possède probablement la plus vaste et la plus singulière imagination dans le domaine du journalisme amateur, et qui sera un jour célèbre dans le monde entier.

« ... Elle échoue dans la technique de la prose, de là elle ne peut utiliser des idées d'histoire qu'avec la collaboration d'un technicien. Ces idées sont en général étranges et, à l'extrême, terribles et si curieusement comparables à mes propres conceptions que j'arrive à les développer et les exprimer — dans quelques exemples réalisés à partir d'elles — avec si peu de différence que le résultat ne montre aucun signe de la dualité d'auteurs. De tels récits sont publiés sous les pseudonymes "Elizabeth Berkeley et Lewis Theobald Junior". *La Prairie verte* est le plus ancien des deux contes ci-joints, et a une histoire curieuse. Il commence par moi — la scène de la forêt et du bord de mer étant en fait un rêve de moi, à partir duquel j'ai écrit le premier paragraphe de l'histoire, juste comme un fragment isolé destiné à servir de base à un récit ultérieur. Le paragraphe était une simple impression ou une touche de couleur. Plus tard, au cours d'une discussion sur la littérature d'imagination, je l'ai fait lire à miss Jackson qui était surprise de découvrir qu'il correspondait exactement à un de ses rêves — un rêve qu'elle avait poursuivi beaucoup plus loin que le mien. Devant la relation de son rêve et sa description schématique de la scène supposée, j'ai décidé

d'abandonner mon projet personnel, et j'ai développé le thème jacksonien en ajoutant l'aérolithe quasi réaliste issu de ma propre imagination. W. P. Cook se propose d'imprimer *la Prairie verte* mais Dieu seul sait quand... »

La Prairie verte ne parut que six ans plus tard, en 1927, dans le bulletin amateur *The Vagrant* dont Cook était l'imprimeur et le rédacteur en chef. Ses difficultés financières n'empêchaient pas Lovecraft de secourir gratuitement les clients devenus à ses yeux des amis : surtout s'ils écrivaient du fantastique. Il y a peu de chances qu'il ait exigé des honoraires d'une jeune dame de New York, Sonia Shifirkine, veuve d'un certain monsieur Greene et propriétaire d'un magasin d'articles de mode qui battait de l'aile : au contraire, il l'épousa. Elle publiait, elle aussi, un fanzine, *The Rainbow*, dans lequel figurent plusieurs articles de son futur mari.

Sonia Greene ayant détruit les lettres de Lovecraft, on ne sait de leur collaboration littéraire que ce qu'elle a bien voulu dire. Il en a survécu deux textes, *Horreur at Martin's Beach*, rebaptisé mal à propos *le Monstre invisible*, et *Quatre heures*. Le premier surtout porte la marque indéniable du « réviseur ». L'entité maléfique, qui hale dans les profondeurs marines — ou pêche — une dizaine d'hommes accrochés à son filet, ne semble qu'un bras. Un bras dont Lovecraft découvrira cinq ans plus tard le propriétaire : le Grand Cthulhu qui rêve et attend dans son palais sous les eaux.

Le Monstre invisible a paru dans les colonnes de *Weird Tales* peu après la fondation de cette revue en 1923. Sonia Greene est le premier écrivain-amateur de la clientèle de Lovecraft à accéder (sans doute grâce à son intervention) à un stade professionnel. Souvent, il ne se bornait pas à améliorer un texte boiteux, il le présentait et le vantait à la rédaction de *Weird Tales* auprès de laquelle il était bien introduit. Double service dont bénéficia, entre autres, le jeune Clifford Martin Eddy, pour quatre de ses nouvelles.

Eddy fut dès l'origine un protégé de Lovecraft et un témoin irremplaçable de sa vie. Habitant comme lui Providence, il était le fils d'une amie de Sarah Lovecraft, mère de l'écrivain. Cette relation conduisit le jeune homme et sa femme Muriel

à adhérer dès septembre 1918 à l'association United Amateur Press dont Lovecraft était le zélé propagandiste. Mais ils ne se rencontrèrent pas avant l'été 1923 : début d'une grande amitié. Eddy avait le privilège d'accompagner Lovecraft dans sa quête de paysages et décors dont le fantastique aurait échappé à d'autres, aveuglés par la réalité.

Détail curieux : Clifford Eddy tentait lui aussi de gagner sa vie par des travaux de révision et également par des travaux de dactylographie. Bien qu'ayant déjà publié des nouvelles à l'époque de leur rencontre, Eddy n'avait jamais pu forcer les portes de *Weird Tales*, ses tentatives dans le domaine du fantastique ayant été repoussées. Alors intervint celui qui, auprès de ses jeunes correspondants, se proclamait leur « oncle Theobald » et, dans le cas de Eddy, son « père adoptif ». Le 20 octobre 1923, Lovecraft écrit à sa « belle-fille », Muriel Eddy :

« Voici, enfin, *le Mangeur de spectres* amendé, j'ai confiance que sa tournure donnera satisfaction à Mr Eddy. J'ai apporté deux ou trois corrections mineures à la version que j'avais déjà révisée, si bien que tel que c'est, il devrait être réellement acceptable par un rédacteur en chef. J'espère fermement que Baird⁴ le prendra — en fait, je suis prêt à parier qu'il le fera. »

Pari tenu et gagné, comme le confirme une lettre du 28 octobre 1923 à James Morton. Elle révèle comment étaient rétribués les travaux de révision accomplis pour Eddy :

« J'ai pu obtenir de Mr Baird l'acceptation de deux récits de mon fils adoptif Eddy qu'il avait d'abord rejetés. Au vu des corrections que je leur ai apportées, il a manifesté de lui-même le désir de les insérer dans de prochains numéros ; ils sont intitulés respectivement *Cendres* et *le Mangeur de spectres*. En échange de mes services de révision, Eddy dactylographie mes propres manuscrits selon le sacro-saint

4. Rédacteur en chef de *Weird Tales* à cette époque.

double interligne⁵; labeur particulièrement pénible à ma sensibilité.

« Mais il me faut en rester là avec ces remarques, car je dois faire un somme en prévision de cet après-midi; malgré ce froid diabolique, je me suis engagé à rendre visite à mon fils Eddy, à East-Providence, pour contribuer à sa toute dernière fiction, une étude plaisante et morbide sur la nécrophilie hystérique, intitulée *le Nécrophile*. »

Eddy ayant l'avantage de demeurer dans la même ville que son « père adoptif », la révision de ses textes était précédée d'une critique verbale. Eddy rapportait ainsi celle relative à *Sourd, muet et aveugle*.

« Il était mécontent de l'intervention de la note trouvée sur la machine à écrire à la fin du récit, par le protagoniste de ses aventures inquiétantes, et du paragraphe final qui paraissait dactylographié par un de ses persécuteurs. Après plusieurs consultations à ce sujet et après un nombre égal de tentatives de ma part pour le convaincre du bien-fondé de ma position, il accepta finalement de récrire le dernier paragraphe. »

La collaboration Eddy-Lovecraft allait se répéter en 1926 dans le domaine de la non-fiction, grâce à un livre commandé par l'illusionniste Harry Houdini. La participation du dernier consistant à signer et baptiser l'ouvrage: *The Cancer of Superstition*. Un vrai travail de nègre: le magicien de music-hall l'avait octroyé à Lovrecraft en récompense du zèle mis à s'acquitter d'une précédente « révision ».

4. Rebouteux pour handicapés du stylo...

Pour apprécier la souplesse et même l'enthousiasme de Lovecraft envers Houdini, il faut avoir en mémoire la célébrité dont ce monstre sacré jouissait dans le premier quart du xx^e siècle. Ehrich Weiss à l'état civil, il avait choisi son nom de scène en hommage à l'illusionniste célèbre du

5. *Weird Tales* avait refusé certains de ses manuscrits, parce que non dactylographiés selon les normes exigées par la revue.

xix^e siècle: Eugène Robert-Houdin. Connu dans le monde entier comme « le roi de l'évasion », l'Américain se laissait enfermer, presque entièrement nu, dans une cellule grillée, menottes aux poignets, ligoté de chaînes et, toujours, se libérait.

Auteur — ou plutôt signataire — de divers ouvrages sur la magie et l'insolite, Houdini avait interprété trois films à épisodes. Dans le premier, diffusé en France en 1916 sous le titre *Houdini, le maître du mystère*, il affrontait un chef-d'œuvre de la quincaillerie cinématographique: un robot, chargé d'inspirer une terreur de fer-blanc aux spectateurs peu blasés de l'époque. Dans cette même bande, il répétait un exploit accompli dans le port de New York: on le tassait, enchaîné de la tête aux pieds, dans un coffre scellé et jeté dans des eaux profondes: il en émergeait quelques minutes plus tard, frais et dispos.

Qu'il accomplît ses exhibitions dans une prison aimablement prêtée, dans le port de New York ou sur la scène d'un music-hall, Harry Houdini attirait les foules. Collaborer avec lui, c'était recueillir les miettes de sa gloire et bénéficier d'un lancement inespéré. Alors, on comprend mieux l'enthousiasme de Lovecraft, écrivant le 14 février 1924 à Frank Belknap Long:

« Oui, Enfant, *Weird Tales* va certainement montrer un tas de travail de votre vieux Grandsire! Un boulot entièrement nouveau — récrire un étrange récit que le magicien Houdini a relaté oralement à Henneberger⁶; un récit à amplifier et à mettre en forme pour apparaître comme la collaboration de "Houdini et H. P. Lovecraft". Henneberger demandait une réponse télégraphique soit que j'accepte ou non le boulot et la promesse de PAIEMENT IMMÉDIAT à livraison! J'ai câblé mon acceptation et suis en ce moment à pied d'œuvre en train de me familiariser avec la topographie du Caire et de Gizeh, localité où est située l'aventure alléguée — et spécialement avec le singulier endroit souterrain situé entre le Sphinx et la

6. Le propriétaire de *Weird Tales*.

seconde pyramide et connu comme "la tombe de Campbell".»

Après un exposé de l'incident dont Houdini prétendait avoir été le héros avec sa femme, le réviseur, excité par le sujet, se laissait aller à rêver tout haut :

« Deux heures plus tard, il ressort chancelant et le cœur secoué par des incidents si abominables qu'il hésite à en parler. Ce sera mon boulot d'inventer ces incidents et de leur donner ma touche la plus macabre. Encore que je ne sache pas jusqu'où je peux aller ; d'après un échantillon de l'histoire d'Houdini que Henneberger m'a envoyé, je juge que le magicien essaie de faire passer ces événements à la Munchausen pour des aventures authentiques. Il est suprêmement égotiste, comme on peut le voir d'un coup d'œil. De toute façon, je pense pouvoir en tirer des choses gentiment abominables, d'autres cavernes, insoupçonnées, sous la première, une lueur embrasant le mort embaumé, ou une fin épouvantable pour les guides arabes qui semaient la terreur chez Notre Héros. Peut-être se mettent-ils en momies pour effrayer Houdini et donc pénétrer sous cet aspect dans la crypte. Ensuite on les trouve morts avec des empreintes de griffes sur la gorge qui ne peuvent pas avoir été faites par les mains de Houdini. Plus Houdini me laissera de latitude et mieux l'intrigue évoluera — Je vais demander à Henneberger de m'en dire le plus possible sur ce comédien universel. »

Alléché par la promesse d'une prime de cent dollars (il vivait avec soixante par mois), Lovecraft poursuivit avec conscience sa documentation pour parvenir au résultat relaté au même correspondant le 25 février 1924 :

« Et maintenant, ayez pitié de votre grand-papa Theobald qui, vers le 1^{er} mars, doit remettre entre les mains de Henneberger une histoire qu'il n'a pas encore commencé d'écrire ! Inshalla ! Mes investigations égyptiennes dans les bibliothèques prouvent indubitablement que l'histoire d'Houdini est entièrement une imposture et qu'il n'y a aucun temple enfoui sous le plateau des pyramides de Gizeh. Cela signifie que je dois inventer un temple souterrain inconnu —

et en même temps respecter littéralement la vraisemblance sur laquelle Henneberger insiste. C'est du travail coriace... »

Il s'en acquitta fort bien ; le résultat parut dans *Weird Tales* en mai-juin-juillet 1924 sous le titre *Prisonnier des Pharaons...* mais sous la seule signature d'Houdini.

Cinq semaines plus tard, le 30 mars 1924, Lovecraft expliquait à sa tante, Mrs F. C. Clark :

« Quoi qu'il en soit, ma correspondance et mon œuvre non professionnelle ont été grandement négligées par suite de la commande urgente de trois chapitres d'un livre sur la superstition en Amérique. Miss Tucker⁷ n'a probablement pas réussi à réunir la somme de documents nécessaires à l'approche d'un tel thème même avec l'apparence d'un cadre adéquat — mais je suis déterminé à faire de mon mieux. C'est, bien entendu, une gageure ; car nul ne peut dire si un éditeur désirera le publier tant que les chapitres suivant les trois offerts en exemple ne seront pas faits ; mais à tout prendre, je pense que la beauté de l'enjeu justifie le risque. D'ailleurs, maintenant que je m'y suis mis, je désire vraiment écrire la chose pour mon propre plaisir. »

Il s'agissait d'une nouvelle commande d'Houdini, bien faite pour flatter l'érudition du réviseur. Au retour d'une tournée de conférences, le magicien avait pris connaissance du premier travail de Lovecraft avant de le signer. Et, satisfait, il lui avait passé cette grosse commande à exécuter en deux étapes. Un travail préliminaire consistait à dresser un plan détaillé de l'ouvrage et à écrire les trois premiers chapitres pour arracher l'accord d'un éditeur. Celui-ci obtenu, il resterait à écrire le livre en entier. « L'auteur » lui avait déjà donné pour titre *The Cancer of Superstition*.

Gros travail, supposant d'abord d'énormes recherches. Avec l'accord d'Houdini, Lovecraft se faisait assister par son protégé de Providence. Eddy était chargé d'écrire le brouillon de chaque chapitre sur les indications de Lovecraft qui lui donnerait ensuite une forme définitive.

7. L'obligeante secrétaire d'une revue voisine de *Weird Tales* devenue l'amie de la femme de Lovecraft.

Pour des raisons non précisées, ce travail préliminaire n'était pas achevé, deux ans plus tard, lorsqu'en 1926 Houdini tomba malade puis mourut. De ce projet ambitieux, il ne reste que le plan détaillé des douze chapitres prévus, et le premier d'entre eux, *The Genesis of Superstition*, rédigé par Eddy et corrigé par Lovecraft. Entre-temps celui-ci avait reçu de nouvelles commandes de l'illusionniste, selon une lettre écrite à Wilfrid Blanch Talman le 11 octobre 1926 :

«... Je suis plus occupé que jamais avec le travail de révision que je viens de faire pour Houdini, le prestidigitateur bien connu. Je lui avais déjà fourni de la copie auparavant ; mais la semaine dernière, il se produisait à Providence et en a profité pour me confier un gros tas de copie qui exigeait une constante consultation. C'était la matière première d'une campagne contre l'astrologie ; cela étant de mon domaine (j'ai mené ma propre campagne à ce sujet en 1914), j'ai pris assez de plaisir à piocher ces indications, quoique ce fût un travail de bête, qui m'a forcé à travailler continuellement jusqu'au soir de son départ, en dormant très peu. S'il ne met pas knock-out tous les charlatans contemplateurs d'étoiles, je serai profondément désappointé. Mon prochain boulot pour le sorcier bouillonnant est un article sur la sorcellerie qui me fait me lamenter avec une intensité redoublée pour ne pas avoir donné un coup d'œil au livre de Wait ! »

Houdini s'était fait une spécialité de redresseur de torts dans le domaine de l'Occulte en démasquant les charlatans de l'astrologie et les imposteurs du spiritisme.

Quinze jours plus tard, Lovecraft annonçait sans s'en douter la fin de la croisade et la sortie d'Houdini, à Frank Belknap Long :

« Je suis en train d'affronter la plus trépidante réincarnation de David V. Bush qu'on puisse imaginer. Mon néo-Bush est notre insaisissable ami Houdini qui était ici au début du mois et m'a mené un train d'enfer pour que je lui prépare un article contre l'astrologie à finir avant son départ — une affaire de cinq jours ; pour lequel j'ai reçu la rémunération pas tellement méprisable de soixante-quinze vrais dollars. Il dit qu'il a encore un monceau de choses à me faire exécuter, et

il a essayé d'obtenir que je le rencontre à Detroit, à ses frais, pour parler de choses et d'autres — mais je lui ai affirmé que je peux réaliser de meilleures affaires dans l'enceinte de ma ville natale. Je viens de voir dans le journal qu'Houdini a eu un accident de santé — qui a dû survenir juste après la dernière lettre qu'il m'a envoyée — aussi j'imagine qu'il y aura une accalmie⁸ dans les négociations.»

S'il manque toujours d'argent, l'année suivante, Lovecraft ne manque pourtant pas de travail alimentaire — c'est-à-dire de «révisions». Mais il exécute ces corvées avec tant de conscience qu'il ne parvient pas à les bâcler, leur consacre trop de temps et doit renoncer à accroître cette source de profits. Comme il l'avoue en décembre 1927 à Frank Belknap Long:

«Quant aux révisions, je n'ai pas encore mis d'annonces bien que j'aie été plusieurs fois sur le point de le faire. Je suis si désespérément lent pour faire du bon travail que je suis incapable de tenir tête à tout ce que je souhaiterais faire — d'un point de vue financier — et le fait que quelques personnes me soumettent une production continue ne m'oblige plus à accroître ma clientèle. Si jamais je mets des annonces, je récolterai plus de clients que mon cerveau lent pourra en affronter, auquel cas je devrai vous appeler à l'aide.

«Et je viens précisément vous demander de l'aide au sujet du vieux Dolph!»

Celui que Lovecraft appelait «le vieux Dolph», dans ses moments de bonne humeur, et «le vieux Hun» dans le cas contraire, était le docteur Gustav Adolph Danziger, en littérature: Adolpho de Castro. Il avait appâté le réviseur en lui offrant une édition rare d'un ouvrage inclus par Ambrose Bierce, en 1906, dans ses œuvres complètes: l'adaptation d'un roman allemand de Richard Voss, *le Moine et la fille du bourreau*. Cadeau accompagné de la précision que Bierce s'était approprié cette adaptation alors qu'il s'était borné à corriger le texte de De Castro!

Dolphy n'avait pas à craindre un tel détournement de la

8. Une accalmie définitive: Houdini est mort quelques jours plus tard.

part de Lovecraft. Il lui avait donné à réviser ce que l'auteur de Cthulhu jugeait «un livre entier plein de nouvelles exécrables — publié et oublié il y a vingt-cinq ans — en vue d'une seconde édition qu'il désire mettre à flot à la faveur d'un tapage publicitaire en relation avec de nouvelles informations sur la mort de Bierce. Et si tout se passe bien, il est possible qu'il me demande de l'aide pour un livre de souvenirs sur Bierce. Pauvre vieil Ambrose — les déterreurs de cadavres s'en repaissent!» (Lettre du 22 décembre à Farnsworth Wright.)

Sans doute tout se passa bien, car le 19 avril 1928, Clark Ashton Smith essayait ses gémissements :

«... J'ai entre les mains les vieux souvenirs de De Castro pour une possible révision. Ils regorgent d'anecdotes sur la faune littéraire de San Francisco; mais c'est radoteur et encombré d'une matière qui a de lointains rapports avec Bierce, si bien que ça suppose un énorme travail de refonte... Je n'accepterai pas le boulot à moins de pouvoir y apporter les aménagements conservables, car ça va être un casse-tête.»

August Derleth est trahi par sa mémoire lorsqu'il écrit, en préface au recueil des révisions de Lovecraft, que celui-ci, parfois lassé des corvées qu'il accomplissait dans le domaine de la littérature générale ou de la poésie, «ne s'est jamais plaint d'avoir à récrire une histoire appartenant au domaine du fantastique et du macabre». C'est pourtant un texte de ce genre commis par Adolpho de Castro qui, pour la première fois, l'a fait sortir de son habituelle sérénité même nuancée d'ironie. D'où l'appel à l'aide de Frank Belknap Long qu'il lançait en décembre 1927. Il se plaignait ainsi du «vieux Hun» :

«Il est trop chichiteux pour faire que son travail soit payant pour moi — car sa production est *illisible*, sa capacité de payer maigre, et ses exigences de révision — après sa première version — illimitées. J'ai brisé la monotonie traînassante d'un machin que j'ai rebaptisé *le Dernier Examen de Clarendon*; et après que je lui ai envoyé d'un air las le résultat d'un mois entier d'anémie cérébrale, le vieux marcheur a renvoyé la balle en exigeant des changements importants (basés

entièrement sur les nouvelles idées que j'avais injectées !) qui auraient entraîné à nouveau un gros travail et sans supplément de rémunération. C'en était trop. Je lui ai jeté à la figure tout son détestable machin, accompagné de son chèque minable et d'un dollar pour couvrir les frais d'envoi qu'il avait acquittés — mais il a pris tout ça du bon côté et m'a retourné chèque et dollar d'un geste noble et généreux ! Maintenant — toute réflexion faite — il a décidé de conserver l'histoire telle que je l'avais arrangée. Vaya con Dios, Don Adolfo — voici un réviseur qui ne provoquera aucune controverse pour réclamer la paternité de cette bouillie pour les chats ! »

A lire aujourd'hui *le Dernier Examen*, on reconnaît l'intervention de Lovecraft à des mots de passe qu'il sema comme le Petit Poucet (« Yog-Sothot », « Nyarlathotep », « Alhazred », « Shub-Niggurath »). Ils ne débouchent que sur l'ennui, le cœur n'y était pas.

Déplaisante exception : en général, il éprouvait beaucoup de plaisir et de zèle à jouer les « Docteur fantastique », dès qu'un texte de ce genre boitait quelque part. Et il ne répugnait pas au dialogue ni à la controverse quand il avait un interlocuteur digne de lui. Par exemple, Wilfrid Blanch Talman, l'auteur des *Deux bouteilles noires*. En avril 1926, après lecture d'une nouvelle intitulée *Chetwode Arms*, Lovecraft lui avait fait des suggestions exprimées de façon un peu tarabiscotées mais si judicieuses que Talman lui demanda ses services pour le récit suivant. Faute de pouvoir la citer en entier, voici seulement le début de la lettre par laquelle, le 21 juin, Lovecraft commentait sa collaboration :

« *Deux bouteilles noires* commence de façon très prometteuse et je continue à penser qu'il vaut mieux laisser Hoffman raconter l'histoire. Les éléments qu'il a à transmettre plutôt qu'à raconter sont bien entendu considérables ; mais pas plus, je pense, que dans beaucoup d'autres contes de genre similaire par les meilleurs auteurs. Cependant, à vous de juger et de choisir entre la première et la troisième personne. La partie vraiment importante de mes suggestions porte purement sur la scène centrale et le point culminant qu'il vaut

mieux développer à travers Hoffman seul, plutôt qu'à travers les trois visiteurs suivants comme indiqué dans votre synopsis sommaire. Cette simplification et concentration des événements à partir d'un personnage central auquel s'identifie le lecteur me paraît l'étape la plus essentielle dans le renforcement de l'intrigue.

« Pour ce que j'ai fait au manuscrit — je suis sûr que vous ne trouverez rien qui porte atteinte à vos sentiments de créateur. Mes modifications sont chaque fois purement verbales et toutes dans le but de polir le style et le rendre plus coulant. Je n'ai pas été prodigue de mots trop expressément sinistres, parce que mon expérience me dit que ces choses doivent être employées avec sobriété de façon à préserver leur pouvoir. Il n'y a que dans un essai de prose poétique qu'ils pourraient être parsemés librement — et votre style est avant tout celui d'une narration directe plutôt que d'une atmosphère impressionniste. Gardez vos mots intenses pour le point culminant — vous en aurez besoin — sans les déflorer par un emploi précédent. Commencez à poser la couleur quand Hoffman s'approche de l'église au crépuscule et voit les tombes de Slott et Vanderhoof — placez sur cette approche une menace contenue un peu comme le début de *la Maison Usher* de Poe. »

Sans doute Talman dut-il résister — l'amour-propre d'auteur aidant — avant d'admettre les conseils et changements du réviseur. Leur acceptation finale n'empêchait pas celui-ci de considérer son intervention utile avec la plus grande modestie (octobre 1926):

« J'ai été heureux de voir *les Bouteilles noires* achevées [...]. Quant à votre hésitation à suivre mes révisions et suggestions — j'apprécie pleinement que vous ressentiez chacune d'elles comme un morceau d'expression artistique originale et non comme un moyen de produire des altérations déconcertantes dans votre manuscrit. De toute façon, ce conte, comme je vous l'ai dit à la première lecture du synopsis l'été dernier, peut aussi bien être pris comme un exemple entièrement académique — un exercice typique, un sujet de leçon illustrant certains principes de composition qui n'auraient pu

être convenablement démontrés d'une autre façon que par cette effective, visible, concrète transformation du canevas et du texte tels qu'ils étaient rédigés. Mais même dans cet exemple, je ne juge pas ma participation suffisante pour mériter le titre de coauteur; d'où je vous incite à publier l'histoire sous votre seul nom.»

5. ... et responsable d'une «expansion accrue du culte d'Azathoth, de Cthulhu et des Grands Anciens!»

Lovecraft ne péchait pas par prétention ni même par goût de la notoriété, c'est manifeste. Sa seule récompense, outre le plaisir d'avoir donné force et vie à des œuvres balbutiantes, était de les signer à la manière des peintres anonymes du Moyen Age et de la Renaissance qui se représentaient à l'arrière-plan ou dans le coin de leur tableau. A partir du moment où les mythes de Cthulhu ont levé dans son œuvre, il s'est amusé à en jeter les graines dans ses «révisions» sous forme d'incantations ou de mots de passe qui révélaient son intervention aux quelques amis et initiés.

Il s'en explique ainsi (14 août 1930) auprès de Robert Ervin Howard, le créateur de Conan le Cimmérien :

«... Quant aux solennelles citations du cycle des mythes de Cthulhu, Yog-Sothot, R'lyeh, Nyarlathotep, Nug, Yep, Shub-Niggurath, etc. — laissez-moi vous avouer que tout cela est une concoction synthétique de mon cru, comme le panthéon populaire et varié créé par Lord Dunsany dans *The Gods of Pegana*. La raison de leur présence dans l'œuvre du Dr de Castro est que ce monsieur est un de mes clients en révision — dans les contes duquel j'ai fourré ces allusions par pure plaisanterie. Si quelques autres de mes clients parviennent à placer leurs œuvres à *Weird Tales*, vous trouverez peut-être une expansion accrue du culte d'Azathoth, Cthulhu, et des Grands Anciens!»

Le Livre d'Eibon et Shub-Niggurath «le bouc aux mille jeûnes», cités dans *l'Homme de pierre*, s'accompagnent du

Necronomicon dans *l'Horreur dans le musée, Surgi du fond des siècles*, le *Journal d'Alonzo Typer* — et se renforcent de Cthulhu dans *la Chevelure de méduse* et *le Tertre*. Mais ces signes de reconnaissance, par leur seule résonance poétique déclenchée aux points culminants, ont la vertu d'amplifier la dimension d'histoires qui, sans eux, n'auraient pas décollé d'un macabre classique. Ces signes leur ouvrent l'espace cosmique hanté par les mythes de Cthulhu... Même résumée à quelques mots d'un charme incantatoire, l'intervention de Lovecraft ne serait donc pas négligeable.

On discernerait mal l'étendue et les mérites de sa collaboration si l'on prenait trop à la lettre la modestie de Lovecraft. Même lorsqu'il se borne à polir le style, nuancer l'atmosphère, remettre en ordre le récit et graduer le drame, fouetter ou concentrer l'intrigue — chez William Lumley, Clifford Eddy, Robert Barlow, Wilfrid B. Talman, Elizabeth Berkeley —, Lovecraft se conduit plus en coauteur qu'en correcteur. Et que dire, alors, des histoires où il apporte ses trouvailles personnelles, où font irruption l'univers et les personnages des mythes de Cthulhu, jusqu'à l'image même du dieu à tête de pieuvre, par exemple dans *l'Horreur dans le musée*?

Il faut sans doute que la part de Lovecraft soit plus que déterminante, démesurée, pour que ce modeste, se départant de sa discrétion habituelle, écrive à Donald Wandrei (16 mars 1928): «... Si vous voyez dans *Weird Tales* une histoire intitulée *la Malédiction de Yig*, vous saurez que toute l'écriture et une partie de l'intrigue sont de moi.» A Clark Ashton Smith (début octobre 1929): «... Si vous désirez voir une nouvelle histoire qui est pratiquement de moi, lisez *la Malédiction de Yig* dans le nouveau *Weird Tales*, à la suite de vos vers.» Il poursuit par ces précieuses indications:

«L'“auteur”, Mrs Reed [Zealia Bishop], est une cliente pour laquelle [Frank Belknap] Long et moi avons fait des tas de travail, et cet échantillon est presque un morceau de composition originale de ma part du fait que tout ce dont je disposais était un ensemble de notes décrivant un couple de pionniers, l'attaque du mari par les serpents, l'éclatement de

son cadavre dans l'obscurité, et la folie subséquente de sa femme — toute l'intrigue et les motivations du présent conte sont de moi — j'ai inventé le dieu-serpent, la malédiction, le prologue et l'épilogue, le détail sur l'identité du cadavre, et les séquelles monstrueuses. A toutes fins utiles, c'est une histoire à moi — mais non la toute dernière, car ensuite j'ai écrit *l'Horreur de Dunwich*. »

En dehors d'une légitime satisfaction d'auteur — même anonyme —, ce conte rapporta peu à Lovecraft. Par lettre du 9 mars 1928, il le facturait à sa cliente vingt dollars, mais comme il rendait le travail manuscrit — ayant horreur de taper à la machine — il réduisait la somme à 17 dollars 50. Maigre recette pour une œuvre aussi remarquable dans l'invention que dans l'expression. Dans la même lettre, il commentait ainsi sa participation :

« Ci-joint — comme vous pouvez le voir — l'histoire de serpents terminée, que j'ai décidé d'appeler *la Malédiction de Yig*. La divinité en question est entièrement issue de ma théogonie imaginaire — comme Dunsany, j'adore inventer des dieux, des démons et des choses merveilleuses apparentées. Toutefois les Indiens avaient certainement un dieu-serpent ; comme chacun le sait, le fabuleux grand maître et civilisateur des cultures préhistoriques mexicaines (appelé Quetzalcoatl par les groupes aztèques et Kukulcan par les Mayas) était un serpent à plumes [...]. »

« Quant à la couleur locale, je me suis rapporté entièrement à vos réponses à mon questionnaire ainsi qu'aux descriptions livresques de l'Oklahoma que j'ai pu trouver. J'espère fermement que j'ai évité de graves erreurs et que j'ai réussi à restituer un peu de l'aspect général de la région. En dactylographiant ce manuscrit prenez garde aux bévues d'ordre géographique (presque inévitables dans le cas d'un rédacteur ne résidant pas sur place) et faites-moi savoir quand vous en trouverez. Je corrigerai tout ce qui me sera signalé. Certains points étaient plutôt obscurs — comme la provenance du bois de charpente utilisé pour construire la cabane. Je pense avoir eu raison de déduire de diverses descriptions que l'Oklahoma est très montagneux dans l'est, et pas entièrement démuné de

riches étendues boisées; les plaines vastes et poussiéreuses étant surtout caractéristiques de la moitié occidentale.»

On voit de quelle méticulosité Zealia Bishop a bénéficié pour la «révision» de son œuvre, accompagnée d'un efficace service après vente. La cliente avait tout lieu d'être satisfaite... et les lecteurs aussi! Et pourtant Lovecraft se surpassa avec sa commande suivante, *le Tertre*, qu'il porta aux dimensions d'un roman, emporté par la dynamique d'un sujet qui ne devait pourtant plus grand-chose au synopsis fourni. Les étapes de cette création désintéressée sont retracées dans plusieurs lettres; dont deux à Clark Ashton Smith, mis dans la confiance car Lovecraft avait emprunté une de ses créatures, Tsathoggua, le dieu-crapaud à la sombre fourrure, pour l'ajouter au panthéon monstrueux du *Tertre*.

«Le boulot de "révision" que j'effectue actuellement est la composition d'une histoire originale à partir d'un simple paragraphe me commandant le sujet et le milieu, pas même le germe d'une intrigue [...]. Un canevas de Mme Reed devant s'intituler *le Tertre* — avec le cadre de l'Oklahoma de "Yig", mais avec des ramifications s'étendant à d'anciens mondes blasphématoires et une race d'êtres descendus des étoiles avec le Grand Cthulhu.» (Lettre à C. A. Smith, 3 décembre 1929.)

«Le prétendu auteur projetait de considérer l'histoire comme une simple histoire de tertre hanté avec une paire d'Indiens fantômes par là-dessus; mais j'ai décidé immédiatement qu'une telle chose serait insupportablement fade et plate. En conséquence, je me suis mis à faire du tertre la porte d'entrée d'un monde souterrain oublié et primitif — le foyer d'une ancienne race déchue et timorée, coupée de la surface de la terre depuis l'engloutissement de la fabuleuse Atlantide et de la Lémurie. Au cours du récit, j'introduis un homme qui descend dans l'abîme — un Espagnol de l'expédition de Coronado en 1541 — et un autre, de l'époque actuelle, qui *commence* une descente mais remonte *très vite* à la surface après avoir *vu une certaine chose*.» (Lettre à Elizabeth Toldridge, 20 décembre 1929.)

«Tsathoggua a fait une telle impression sur mon imagination que je viens de l'utiliser dans la "révision" (c'est-à-dire

le “travail de nègre”) que je suis en train d’effectuer — parlant de choses en relation avec son culte avant qu’il apparaisse à la *surface* de la terre. Comme vous le savez, mon récit concerne un monde inférieur d’une incroyable antiquité au-dessous de la région des tertres et pueblos du sud-ouest des États-Unis, et la visite faite là en 1541-1545 par un des hommes de Coronado — Panfilio de Zamacona y Nuñez. L’endroit est éclairé par une radiation bleue due à la force magnétique et à la radioactivité; il est peuplé par des protohumains primitifs apportés des étoiles par le Grand Cthulhu — une race oubliée et déchuée qui s’est coupée elle-même du monde supérieur quand l’Atlantide et la Lémurie ont été englouties. *Mais il y avait une race d’êtres infiniment plus vieux qu’eux sur la terre* — les sauriens quadrupèdes des cavernes rouges de Yoth qui s’entrouvraient sous les cavernes bleues de K’n-yan. Quand les premiers hommes vinrent de K’n-yan, ils trouvèrent les restes archéologiques de Yoth et se livrèrent avec curiosité à des conjectures sur eux. Au moment où j’introduis notre ami Tsathoggua, l’explorateur espagnol est entré dans K’n-yan et a rencontré un groupe d’indigènes pacifiques conduits par un certain Gee-Hthaa-Ynn, et il est escorté jusqu’à la grande ville de Tsath monté sur un quadrupède cornu et à demi humain. » (Lettre à C. A. Smith, 19 décembre 1929.)

Le résultat final était loin, très loin du paragraphe initial proposé par Zealia Bishop. Parti d’une légende indienne de l’Oklahoma concernant un tertre hanté par deux fantômes familiers et presque vénérables, Lovecraft a propulsé l’intrigue au-delà de l’espace et du temps, dans une dimension de l’imaginaire où ni l’horreur ni l’étrange ne connaissent de règles. Il pouvait, à bon droit, écrire à C. M. Eddy en lui envoyant le manuscrit du *Tertre* pour qu’il le dactylographie :

« C’est un roman court dont je suis en réalité l’auteur, mon boulot consistant à écrire quelque histoire à propos d’un tertre hanté par deux fantômes près de Binger, Oklahoma — une légende ayant cours là-bas.

« Si j’ai réussi ou non, à vous de juger. »

Les « révisions » ne constituent pas le seul prolongement de

l'œuvre personnelle de Lovecraft. Celle-ci se poursuit jusque dans les écrits de ses amis. Et d'une manière plus directe que par ses conseils et critiques : par les cadeaux qu'il leur faisait. Sa correspondance avec de jeunes débutants est parsemée d'idées ou de canevas qu'il leur abandonnait avec la même générosité dont bénéficiaient les « révisés ».

Entre autres exemples, le rêve sur le monde de l'antiquité romaine dont le récit emplit deux longues lettres de novembre et décembre 1927. Il en fit cadeau, le 20 février 1929, à son jeune protégé new-yorkais, Frank Belknap Long.

« Une autre chose dont vous pouvez vous servir est ce rêve hispano-romain que je vous ai décrit il y a eu un an en octobre. Je ne me mettrai probablement jamais à l'écrire, aussi si vous pouvez retrouver la lettre qui le contient, la chose est à votre disposition. »

Acceptant la contribution de Lovecraft, F. B. Long en a fait le centre de son roman *l'Horreur des collines*, paru dans *Weird Tales* en janvier-février-mars 1931.

On peut répartir les révisions de Lovecraft en trois groupes selon son degré d'intervention.

— Lorsqu'il se borne à amender le style et à remanier le récit sans bouleverser sa structure, et sans faire appel à sa propre imagination, si ce n'est en citant les noms relatifs aux mythes de Cthulhu. Entrent dans cette catégorie : les quatre textes de C. M. Eddy (*le Nécrophile, le Mangeur de Spectres, Cendres, Sourd, muet et aveugle*) ; *Deux bouteilles noires*, de W. B. Talman ; les deux textes de Sonia Greene (*le Monstre invisible, Quatre heures*) ; deux des cinq nouvelles de Hazel Heald, *l'Homme de pierre, l'Horreur dans le cimetière* ; *les servantes de Satan* de Robert Bloch ; *les Sortilèges d'Aphlar* de D. W. Rimel.

— Lorsque son apport personnel, rhétorique et thématique, fait de lui un véritable coauteur. Les deux textes d'Elizabeth Berkeley (*En rampant dans le chaos, la Prairie verte*) ; *le Journal d'Alonzo Typer*, de William Lumley ; trois des récits de Hazel Heald (*l'Horreur dans le musée, la Mort ailée, Surgi du fond des siècles*) ; *Dans les murs d'Eryx*, de Kenneth Sterling ; *Cosmos effondrés* de Robert Barlow ; les

nouvelles de H. S. C. Whitehead; *l'Arbre sur la colline* et *le Déterré* de D. W. Rimel.

Et — bien que le réviseur ait repoussé toute paternité — les deux textes d'Adolpho de Castro (*le Dernier Examen*, *l'Exécuteur des hautes œuvres*).

— Enfin, les cas où l'apport initial du client est si mince, tellement éloigné du résultat final, que Lovecraft peut être considéré comme le seul et véritable auteur. Ce qu'il affirme d'ailleurs dans sa correspondance. Les trois textes signés par Zealia Bishop (*la Malédiction de Yig*, *le Tertre*, *la Chevelure de méduse*); *Prisonnier des Pharaons*, écrit pour Harry Houdini.

Nègre littéraire ou accoucheur de talents? Le dilemme reste entier mais il ne saurait empêcher la postérité de réintégrer dans l'œuvre de Lovecraft ces textes qui, à un degré ou à un autre, lui appartiennent indéniablement.



TABLE

Avant-Propos	9
LE MASQUE DE FER ou inventaire successoral d'une légende défunte	
1. Celui « dont le nom ne se dit pas »	13
2. « Que personne ne sache ce que cet homme sera devenu »	20
3. « Un homme qui avait tous les secrets de M. Fouquet »	28
4. « Et comme ce n'est qu'un valet »	34
5. « Le masque tombe et le héros s'évanouit »	41
« MON ONCLE BENJAMIN » ou la subversion dans la joie	
1. Un La Fontaine républicain	53
2. Le bonheur dans ce monde plutôt que dans l'autre	60
L'ABBÉ FARIA ou pèlerinage au Lourdes de la littérature populaire	
1. La foi prouvée	71
2. Le détective du château d'If	74
3. Le mage de la rue de Clichy	80
4. De la rue de Clichy au château d'If	86

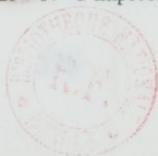
Cet ouvrage a été réalisé par la
SOCIÉTÉ NOUVELLE FIRMIN-DIDOT
Mesnil-sur-l'Estrée
pour le compte des Éditions Julliard
en décembre 1992

La photocomposition de cet ouvrage
a été réalisée par
GRAPHIC HAINAUT S.A.
59690 Vieux-Condé

Imprimé en France

Dépôt légal : décembre 1992

N° d'édition : 5123 - N° d'impression : 22551



« Dans cette traversée qu'est la vie, à l'égard des autres ou de nous-mêmes, nous sommes tous des passagers clandestins », écrit Francis Lacassin. Ainsi nous révèle-t-il la face nocturne, secrète de certains hommes célèbres. Le dialogue de Conan Doyle et de Victor Hugo avec l'au-delà ; le monologue de Schopenhauer sur la télépathie et les fantômes ; l'activité de bricoleur des merveilles du révérend Charles Dodgson ; les talents de dépanneur du fantastique Lovecraft ; les vertus guerrières du poète D'Annunzio annexant la ville de Fiume contre la Société des Nations. Cette hygiène révélatrice, l'auteur l'applique à des personnages de roman (*Mon oncle Benjamin*, le subversif) ou de légende. Après avoir élucidé l'énigme du voilier *Marie-Céleste*, démontré l'inexistence du Masque de Fer et la réalité de l'abbé Faria, il innocente Mata Hari, la plus célèbre des espionnes. Sous le signe de la poésie et du surréel, c'est une nouvelle traversée du miroir des apparences, une plongée dans la coulisse des mythes et des légendes, la révélation des jardins secrets.

77728-4

ISBN 2-260-00911-5



9 782260 009115

Dessin de Victor Hugo (détail)

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 00039584 0

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.